



Séjours Mai et juin 2024 à Saint Jacut de la mer

Il était une mouette rieuse, moqueuse virevoltant dans le ciel de Saint Jacut,
Qui de là-haut avait une extraordinaire belle vue ;
Plongeant effrontément sur les touristes pique-niquant
Elle leur volait insolemment leur sandwich au jambon blanc
Et repartait en riant aux éclats et en revire-voltant dans le ciel de Saint Jacut.

Marina

Médiations : à lire tranquillement, pour le plaisir :

- Gilles Deleuze, Extrait de « Causes et Raisons des îles désertes »

“Rêver des îles, avec angoisse ou joie peu importe, c’est rêver qu’on se sépare, qu’on est déjà séparé, loin des continents, qu’on est seul et perdu – ou bien c’est rêver qu’on repart à zéro, qu’on recrée, qu’on recommence. Il y a des îles dérivées, mais l’île, c’est aussi ce vers quoi l’on dérive, mais l’île, c’est aussi l’origine, l’origine radicale et absolue.” C’est un bout de terre. Alors que seule importe l’eau, l’étendue autour, la séparation constitue l’île comme lieu sans lien.

- Résumé du « conte de l’île inconnue » José Saramago

En un temps et dans un royaume inconnus, un homme s’en va frapper à la «Porte des demandes», du château du roi. Quand la servante vient enfin lui ouvrir, celui-ci demande à parler directement au roi. Cette requête étant plutôt inhabituelle, et le roi étant occupé à recevoir les présents de ses sujets à la «Porte des offrandes», celui-ci refuse de se déplacer.

L’homme (dont on ne nous dira jamais le nom), s’allonge alors de tout son long devant la porte, bien décidé à camper là, tant que le roi ne satisfait pas à sa demande. Au bout de trois jours et devant les protestations de son peuple, le roi se décide enfin à aller rencontrer le mystérieux individu qui dort devant la porte.

Mais, contrairement aux demandes habituelles, celui-ci ne veut pas un titre, une décoration, ou simplement de l’argent, il veut... un bateau! Et pourquoi donc un bateau? Pour partir à la recherche de l’île inconnue... Le roi a beau lui objecter qu’il n’y avait plus d’îles inconnues, qu’elles étaient toutes recensées sur des cartes. L’homme n’en démord pas, il ne pouvait pas dire quelle était cette île qu’il cherchait, sinon elle ne serait plus inconnue...

Simplement parce qu’il est impossible qu’il n’existe pas une île inconnue... et donc qu’il lui faut un bateau pour partir à sa recherche...

À la fin du *Conte de l’île inconnue*, le héros rêve de son départ, imagine des sacs de terre et de plantes qui se répandent sur le pont du bateau de telle sorte qu’après des jours en mer, le navire est une véritable forêt. Ce rêve sert à penser le nom du bateau, que la servante et le héros donnent au matin, à leur réveil : ils le nomment L’Île Inconnue. Cela permet les derniers mots du livre, écrivain de la morale du conte : « Vers l’heure de midi, avec la marée, L’Île Inconnue prit enfin la mer, à la recherche d’elle-même » .

Tous les lieux existent pour peu que quelqu’un les cherche.

- Présentation du texte de J G Ballard : « l’île de béton »

En une après-midi d’avril 1973, Robert Maitland roulant comme d’habitude à grande vitesse au volant de sa Jaguar en périphérie de Londres, fait une sortie de route, passe par-dessus le remblai pour venir atterrir en contrebas dans un terrain vague, sorte d’îlot triangulaire entre les voies convergentes de plusieurs autoroutes.

«À peine blessé après avoir frôlé la mort, Maitland demeura prostré sur le volant ; ses vêtements saupoudrés de morceaux de verre étincelaient comme un habit de lumière.»

Naufragé et blessé sur cette île de béton, il s'en retrouve prisonnier, Robinson du bitume. Malgré toutes ses tentatives, il n'arrive pas à attirer l'attention des voitures qui passent en flots incessants, pour avoir du secours. Rapidement diminué, affamé et fiévreux, il cherche à survivre, à affronter les conditions de «l'île» qu'il voudrait dominer comme si elle était vivante.

Mon île

Mon île ne ressemble en rien aux autres îles mais c'est mon île, ma Thébaïde.

C'est une île sans bateaux.

Pour y accéder faites halte à l'entrée d'un étroit chemin au milieu de nulle part. Les arbres et les broussailles sont en train de le dévorer. Continuez . Ne rebroussez pas chemin, vous allez déboucher sur une paisible clairière ourlée de foin. C'est ici que se cache mon refuge. Vous êtes chez moi dans mon île, autant dire au bout du monde.

Mon refuge, une petite maison de pierre aux grands contrevents bleus et aux rosiers d'un rose vif qui grimpent aux murs. En face s'élèvent les beaux restes d'une chapelle en granit qu'un chêne séculaire et des massifs de genêts semblent vouloir coloniser.

Ici ni plage immense ni sable fin mais les rives tourbeuses des étangs.

Ici ni rangées de palmiers ni ombre de cocotiers mais des merisiers et des châtaigniers à foison.

Ici ni huîtres ni langoustes mais selon les saisons des myrtilles légèrement acidulées, des pissenlits dont on se régale en salade ou des châtaignes cuites dans la cendre.

Oui je sais, mon île ne ressemble en rien aux autres îles mais c'est mon île, ma Thébaïde et j'y suis si bien. J'y écoute les *murmures des vents du Morvan*.

Anne Marie R

La possibilité d'une île

La possibilité d'une île, est-ce le titre d'un roman de Houellebecq, ah mais non c'est la carte et le territoire, ou bien le titre d'une chanson de Serge Lama, de Clara Luciani ou de Zao de Zagazan ?

C'est l'île des mots et de la musique si je comprends bien, me dit Flora.

Oui c'est ça tu as bien deviné, **l'île des mots, les mots qui sont des compagnons, des amis et des serviteurs**, selon la formulation de notre cher et regretté Bernard PIVOT, le maître de cérémonie

d'Apostrophes ou de Bouillon de culture, notre rendez-vous incontournable du vendredi soir, Flora, toi comme moi.

Et la musique alors ? La musique elle est partout dans cette île c'est le chant des oiseaux le matin au réveil ou au coucher du soleil, une vraie symphonie. Le vent dans les arbres, l'écume des vagues qui se déverse sur le sable, le roulis des galets sur la plage, le clapotis des canards dans la mare, le croassement des grenouilles au printemps, la saison des amours.

C'est l'île enchanteresse dis-moi ? Oui tu peux l'affirmer, ferme les yeux, laisser voguer ton imagination et suit moi dans mon périple, autour de cette île.

Les habitants ils se rencontrent pour parler, échanger autour des mots bien entendus. Il y a des soirées, des débats, des stand up, des récitals sur le mot du jour, que l'un deux a choisi, chacun, à tour de rôle. Tu te doutes bien que certains sont plus prolixes que d'autres, que certaines t'entraînent dans des contrées lointaines. J'ai assisté aussi à des soirées débats assez virulents, des opinions tranchées s'expriment, les débatteurs paraissent inconciliables puis miraculeusement autour d'un verre de l'amitié en fin de soirée, tout le monde se tape sur l'épaule et en rigole encore le lendemain en se croisant au marché.

Je ne résiste pas à te décrire le poète de la bande, le poète de l'île, la barbe au vent, l'air rêveur mais l'œil quasi inquisiteur quand il te fixe de son regard bleu outre-mer, tu ne peux lui résister, tu ne peux l'éviter, tu l'écoutes avec attention. Il peut surgir au détour d'un chemin, comme il peut disparaître pendant des jours sans que l'on sache très bien où il se cache, dans sa cabane au bout de l'île ou dans les champs à la belle saison entre les hauts épis de maïs. Mais sache que c'est vraiment un personnage, barde à ses heures, notamment la nuit de la St Jean, il réapparaît triomphant pour nous enchanter jusqu'au bout de la nuit et même jusqu'au lever du soleil pour les plus résistants d'entre nous. C'est Emile, sacré Emile, un vrai personnage de roman.

Ah oui un autre personnage atypique sur cette île, c'est celui qui écrit des mots sur les façades des murs des maisons, notre Ben local : il a commencé par une grande fresque sur le mur de l'école : « Il est interdit d'interdire », tu comprends bien que l'institutrice, Julie et Madame le Maire Béatrice, celles-là elles font vraiment la paire dans leurs convictions entières et bien tranchées, elles se sont liguées contre lui et ont fait effacer dès potron minet, cette inscription injurieuse pour les représentants locaux de l'autorité. Alors Gaëtan comprenant qu'il resterait un éternel incompris vaqua à d'autres occupations. Mais c'était mal le connaître car quand alors qu'aucun des insulaires ne s'y attendait plus, ils se réveillèrent un beau matin en découvrant l'inscription suivante sur le mur de l'embarcadère : « Ici sur cette île on est mieux qu'en face en pleine mer », soit ça pouvait passer mais on ne tarda pas à découvrir une autre inscription lisible elle du bateau qui reliait l'île au continent : « Évitez la visite, cette île vous décevra ». C'en était trop, surtout pour l'équipe de l'office du tourisme qui s'était démené avec vigueur pour préparer la nouvelle saison et vanter les atouts de cette île à tout le département pour qu'elle soit incluse dans les circuits incontournables de la région, label à ne pas manquer. Alors on négocia avec Gaëtan, on le déclara agitateur officiel de l'île, on lui trouva un atelier qu'il surnomma « espace à rêver » qu'il faisait visiter à qui bon lui semblait, sur sa porte d'entrée il avait inscrit : « regarder les nuages dans le ciel », on passait la porte et on pouvait lire : « je suis le plus important », évidemment n'est pas Gaëtan qui veut, il était unique en son genre lui aussi.

Tu vois Flora, on ne s'ennuyait pas sur cette île, les insulaires peu adeptes des réseaux sociaux, prenaient plaisir à se fréquenter, à se raconter anecdotes sur anecdotes, histoires qu'il leur était arrivées ou à d'autres.

La musique me diras-tu, je l'ai déjà évoquée, elle résonnait partout dans la nature fière et sauvage de cette île imprenable, mais aussi dans les 3 cafés que comptaient l'île, un café jazzy, un café plus airs locaux et folkloriques et un café pour les jeunes générations où les ado se déchainaient sur un rap endiablé, le QG de la génération Z.

Alors tu me suis Flora, prête à embarquer pour un séjour découverte sur cette île enchantée ? Oui Camille, les mots, toujours les mots j'aime les lire, les écrire et les déclamer donc je ne peux que me réjouir à l'idée d'une escapade nature et littérature. Quant à la musique, elle m'apaise, elle m'accompagne à chaque instant de ma vie, classique et plutôt baroque lors de paisibles soirées, ou bien jazzy pour m'emporter dans une vie rythmée et j'avoue qu'écouter Clara Luciani, Zao de Zagazan, Nougaro ou même Aznavour me donne du tonus quand je me décide à un ménage endiablé dans mon petit chez moi.

Oui Camille embarque-moi pour cette île enchantée des mots et de la musique, comme tu me l'as fait imaginer, je crois bien que je ne serais pas déçue quitte à m'y incruste comme un coquillage sur son rocher.

Bénédicte F

Mon île

Dès qu'un chaud soleil à travers les vitres se faufile
Le bonheur pour moi enfin se profile,
Je vais pouvoir rejoindre mon île.
Là-bas je ne vois plus le temps qui file.

J'y suis tellement bien, j'y jubile !
Je l'ai aménagé douillettement, sans style,
Avec des livres, des livres qui s'empilent
Et que j'aime consulter en bon bibliophile.

Le matin je m'installe dans le patio, inutile
D'aller me poser ailleurs, ce serait puéril
De courir parcs et jardins, plus fertiles
Certes mais bondés, non ce serait débile.

Je préfère m'allonger au soleil comme un reptile
À feuilleter un bouquin - oui je suis tactile -
Allongé sur mon transat à écouter un vinyle
Au milieu de mon patio fleuri, si petit soit-il.

Je ne quitte cette position immobile
Que pour aller à la messe entendre l'Évangile
Le dimanche matin à onze heures pile
Et en semaine pour arpenter des rues mercantiles.

Aussi je rentre bien vite à mon domicile
Pour le déjeuner avant de m'adonner à une activité plus virile
À l'atelier où dans mes mains des outils serviles
Réaliment de beaux objets qui me sont bien utiles.

Souvent me rend visite le fermier voisin, Émile,
Accompagné de son fidèle Épagneul breton, Virgile.
La vie pour lui n'est pas des plus faciles
Et il ne tient le coup qu'avec des cachets d'Exomil.

Mais mon havre de paix que j'appelle mon île
Dans lequel avec volupté je m'exile,
Sur sa localisation je ne serai pas volubile,
Je tiens trop à y séjourner tranquille.

Les paparazzis auront beau tournoyer autour du pistil
Comme des abeilles, ils ne trouveront pas l'accès très difficile
Qui mène à mon antre, mon palais des jouissances subtiles,
Mon lieu de villégiature estivale, ma douce et belle île.

Bryan

Rêve imaginaire. Rêverie.

Île, je dirais elle! Elle se retrouve souvent dans mes rêves, une étendue de sable entouré par la mer, plantée d'un cocotier bien garni. Je n'y suis pas seul sur île, je suis accompagné par un amour perdu au fond de ma mémoire, qui vient me tourmenter dans mon sommeil et que j'essaye de retranscrire parfois en écriture et dessins dans des carnets que j'emporte partout dans mes déplacements et que j'emporterai certainement sur cette île de mes rêves. Je sais qu'elle n'existe que dans ma tête la nuit quand je dors, à mon réveil elle retourne se cacher dans le compartiment qui lui est réservé au fond de ma mémoire, cette île inconnue.

Tugdual

Ile merveilleuse

En revenant de l'île des Ebiens, je repense à mon île chérie, nichée au plus profond de l'océan de la vie, tel un coquillage mystérieux. Elle se nomme « Ici sans souci ». Chacun peut découvrir la sienne, en y accostant par son propre chemin. C'est mon refuge secret, à l'abri des tempêtes, loin des soucis, des ennuis, des maladies. J'ai mis du temps pour le trouver. Il est vraiment très précieux, ce lieu paisible, rempli de sérénité, où je ne risque pas de me noyer. Cette île offre un moment de pause dans la tourmente, une escale bienfaisante pour le marin fatigué de ramer à contre courant, loin du Cap de Bonne Espérance...

C'est l'ici et maintenant du présent, pour se ressourcer, loin des violentes vagues du passé et à distance des incertitudes du futur. Je vais y accrocher mon hamac entre deux arbres, pour buller un peu. Je ferme les yeux et je respire tranquillement, bercée par le bruit du ressac. Que la marée soit haute ou basse, je goûte la détente et l'insouciance. Le temps s'arrête, rien de presse !

Plus tard, quand j'aurai retrouvé suffisamment de force et d'énergie, je reprendrai mon bateau, afin de voguer vers d'autres horizons, réconfortée par l'idée que cette île sera toujours là pour moi : un rendez-vous de bien-être, un abri intérieur, où plus rien ne peut m'atteindre...

Anita

Le vent m'invente une île

Face à la mer, j'entends le souffle du vent, il me parle d'une île. Il se fâche et se renforce quand je n'en saisi pas les coordonnées géographiques.

Elle n'est pas très loin et il peut m'y transporter sur ses ailes imaginaires, alors dans mon âme le brouillard se lève et j'y crois.

Le vent continue de m'en apporter les détails.

C'est un gros rocher brillant quand les doigts du soleil effleure sa surface. Un point insignifiant dans l'océan caché de mon imagination ou des chapelets de rêves en forment les contours. Un amas de verdure qui appelle au secours car isolé du reste du monde. Un îlet désert qui pousse un interminable soupir.

Mon ami le vent n'arrive pas à la définir, il l'a dépeint comme un dessin au pastel qui aurait bavé. Elle est quelque part coincée entre mes rêves et la réalité et ne demande qu'à exister.

Mais... que ferai-je sur cette île exposée à tous vent sans entrée ni sortie. Vivre aux crochets de sa solitude ?

Le vent sera toujours là m'entourant de crainte et de doute. L'île deviendra ma stèle et je deviendrai une statue inutile qui contemple le vide, l'espace, l'horizon ou se rassemblent des milliers d'étoiles pour célébrer mon futur crépuscule.

Oui, j'ai des rêves mais je ne veux pas les isoler sur une île.

Marina

Enfer ou paradis

Toute ma vie, patiemment, j'ai été à la recherche de l'île du paradis. J'ai fait le tour du monde pour la trouver sans relâche, comme un chercheur d'or qui creuse jusqu'à épuisement pour trouver les pépites tant convoitées. Je voulais y enterrer tous mes soucis, tous mes chagrins, ces gros cailloux de l'existence si lourds parfois à porter.

Je me suis renseigné auprès des plus grands spécialistes sur les questions insulaires. Ils n'en avaient jamais entendu parler. J'ai consulté tous les guides de la Terre. *Nada*. J'ai scruté à la loupe toutes les cartes marines connues du globe. Toujours rien.

J'ai poursuivi mes investigations et une nuit, à force d'acharnement, je l'ai trouvée dans un rêve. Tant de temps perdu à errer, à me tromper de direction, à suivre les mauvaises balises. Pourtant, elle n'était pas bien éloignée. Il suffisait d'un songe pour la découvrir. Ce n'était pas bien compliqué. Dans mon rêve, elle était là devant moi. Je m'y suis installé en son centre. J'ai posé mon sac-à-dos et m'y suis reposé un peu. Tout était beau sur l'île du paradis, calme et voluptueux. J'ai retiré mes gros cailloux du sac et les ai enterrés dans le sable sur la plage. Mon sac à nouveau était tout léger. J'étais heureux, enfin, sur mon île.

Mais peu à peu, le ciel s'est chargé de gros nuages qui ont viré au sombre dans la soirée. J'étais heureux, mais j'étais seul. Mon île du paradis était peut-être bien aussi l'île de l'enfer. C'est alors que je me réveillai en sursaut. J'étais bien soulagé : ce n'était qu'un rêve.

Philippe G



**La mer retirée
Le goéland picore
Instant suspendu**

Bénédicte F

Je me souviens hier,

Quand je suis arrivée à Saint Jacut-de-la-mer, que mes pas m'ont entraînée sur la plage où la marée basse se découvrait, j'ai retrouvé cette couleur glaz spécifique des mers d'ici, mariant avec délicatesse, le bleu subtil, le vert délicat et une touche de gris. Un léger voile de brume donnait à ce paysage un soupçon d'air mélancolique.

Brigitte RdM

Le jardin des délices

Vais-je retrouver le jardin de « bonnes sœurs » qui m'avait enchanté la dernière fois, il y a 3 ans ? Mon envie, au premier soir, avant que la nuit ne tombe complètement vers 21 : 00... Promenade du soir pour respirer les odeurs, retrouver l'atmosphère de mes souvenirs.

J'y suis, c'est marée haute, le vent s'est levé, on entend les vagues tout près qui tapent sur la digue. C'est vrai, ce n'est plus l'heure des oiseaux, c'est trop tard.

Je rentre par la petite ouverture dans le mur, on dirait qu'autrefois une porte d'entrée du jardin s'y trouvait, elle a dû être retirée par commodité, une porte en bois sûrement.

Je fais les premiers pas dans ce petit jardin, il est bien vert, certes il a beaucoup plu ces temps-ci. Je vais jusqu'au bout de l'allée principale, mon regard est attiré par les petites pancartes d'ardoise plantées dans le sol : fèves, petits pois, carottes, radis. Ah oui, c'est le jardin des légumes pour la cuisine de l'Abbaye, mais où sont les fleurs dont mon œil avait emmagasiné les couleurs et les formes. Je découvre un peu plus loin, des iris mauves et violets qui se dressent fièrement au milieu d'une plate-bande.

C'est vrai que nous ne sommes qu'à la mi-mai et la dernière fois nous étions fin juin, il faisait déjà chaud, l'été s'annonçait quasi caniculaire et on cherchait déjà l'ombre, la fraîcheur d'un grand arbre. Le bel arbre, un chêne peut-être que l'on pourrait qualifier d'arbre remarquable, est toujours là, sur une petite butte, un monticule d'herbe que l'on peut grimper pour voir la mer.

Je me souvenais aussi des chaises et fauteuils de jardin en plastique blanc, disposés ça et là, qui incitaient au repos, à la rêverie. Le temps ne s'y prête pas ce soir, et demain s'annonce pluvieux.

Mais il y a toujours dans ce petit jardin, une atmosphère de paix, un air authentique, on sent qu'il est cultivé avec soin. Certes, les légumes ont remplacé les massifs de fleurs, mais c'est dans l'air du temps de se nourrir bio et local, c'est le circuit on ne peut plus court du jardin à la cuisine de l'Abbaye.

Je n'ai pas vu les poules, et peut-être aussi y avait-il des ruches, le règne animal n'est pas à première vue, mais il doit certainement s'y trouver. Ce jardin vivrier a en partie supplanté le jardin d'agrément d'antan, mais personne ne s'en plaindra.

Bénédicte F,



Nostalgie

Deux ans se sont écoulés depuis mon premier séjour à St Jacut de la mer. Un joli intermède à la Maison St François de Dinard en 2023 a retardé mes retrouvailles avec l'abbaye, et, se mêlant à la joie du retour, je sens sourdre une pointe d'inquiétude : vais-je le retrouver ? Et s'il n'était plus là ? J'ai tant pensé à lui et au ravissement de notre première rencontre pendant tout ce temps ! Elle fut tellement inattendue : c'était le soir de mon arrivée, au détour d'un petit sentier, tout à coup, devant moi, il était là, plus très jeune certes, mais encore fringant, solidement charpenté et entouré de ses nombreuses compagnes, discrètes et joliment parées de robes rose et crème. Bien sûr, j'aurais pu être jalouse de toutes ces beautés, mais l'harmonie entre eux était telle qu'elle rendait tout le monde heureux, moi y compris.

Ce soir, je me retrouve au détour de ce même sentier et je m'interroge : nous sommes un peu plus tôt dans la saison, le printemps a été particulièrement humide et frais, aura-t-il eu le temps de se préparer, de se réchauffer, de déplier et défroisser toutes ses corolles parfumées ?

Encore un pas et mon cœur déborde de joie : il, elles, sont là ! Bonsoir Mr Pierre de Ronsard !

Benedicte L

Bleu pervenche

Deux ans se sont écoulés et dans la rue principale de Saint Jacut de la Mer, la petite maison sans prétention que j'aimais à imaginer pour moi à bien changée.

Aujourd'hui je dois refaire mon souvenir car les fleurs qui l'embellissaient sont devenues sauvages et les arbustes épineux ont pris possession du jardin autrefois si bien entretenu. On ne distingue plus les allées de rosiers, étouffés par des broussailles d'herbes folles sans nom et sans scrupule, une masse d'orties dévorent ses fleurs. Des genêts enserrant la petite maison de pierres et en interdisent l'entrée tels des remparts, on devine à peine un tracé menant à la porte muette. Le

feuillage de la vigne vierge dévore goulûment la façade mais épargne les fenêtres aux volets fermés depuis son départ, d'ailleurs leur couleur a changée. Les voisins racontent qu'il attend son retour. L'homme que j'apercevais autrefois et qui me saluait amicalement ne se montre presque plus, à présent il entre et sort si discrètement que la maison semble abandonnée comme le jardin, le cœur lui manque à l'entretenir. Elle est partie un matin sans se retourner comme un coup de vent qui se lève soudain et passe sur le seuil d'une porte sans s'arrêter. Il attend des nouvelles mais n'en reçoit aucune, il l'aimait bien pourtant.

Alors pour ne pas l'oublier il a peint les volets de la couleur de ses yeux en bleu pervenche.

Marina

Mon île

Une île cela veut dire coupure, solitude, rêve... Cela a un goût de paradis et d'enfer, mais c'est le chemin qu'il faut parfois prendre pour se retrouver.

Mon île à moi, ce sont tous les lieux où je me reconnecte à moi-même, mon île, ce peut être mon lit lors des mauvais vents d'hiver.

Ce peut être aussi, en ce matin de juin la découverte de la végétation luxuriante sur ce petit bout de terre qui prolonge la pointe du chevet derrière un bras de mer.

Les prémices du printemps emplissent mon cœur de calme et de bonheur.

Une île distille ses trésors à qui l'aime et l'écoute.

Françoise

Le nain philosophe

En quittant l'abbaye de Saint Jacut en direction du petit bourg, je m'engageai dans la grande rue qui montait en pente douce. A l'angle de la rue des écluses se trouvait le « café d'en haut », encore fermé à cette heure matinale. Je levai les yeux par hasard au-dessus du café. A l'étage, une petite terrasse surmontait l'établissement. A l'avant de celle-ci, mon regard se posa sur un personnage étrange. Là se trouvait un nain de jardin, mais d'un genre tout particulier. Ce sont habituellement des bucherons ou des jardiniers, souvent d'infatigables et solides travailleurs de plein air qui ne rechignent guère à la tâche. Celui-ci que nous appellerons Hervé, était d'un tout autre style. Il était allongé dans un hamac et se reposait, ce qui ne manqua pas de m'intriguer.

En l'observant plus attentivement, je vis qu'il ne dormait pas, ne somnolait pas non plus, mais semblait contempler le clocher de l'église Notre Dame de Landouar. Il devait avoir dans son champ de vision la partie supérieure du clocher en granit, typique de la côte d'émeraude. Pourquoi donc l'observait-il ? Cela me parut suspect. Il admirait sans doute sa finesse, son allure racée, son promontoire carré, ses contreforts harmonieux qui étaient présents depuis des siècles et qui seraient encore là des décennies si dieu le voulait. Peut être bien. Mais en ajustant mon regard sur

le clocher, je vis des antennes de téléphonie mobiles peu discrètes qui dénaturaient la beauté de l'édifice qui dominait le petit village.

C'était peut-être ces antennes qu'Hervé regardait fixement. Il devait se dire que le progrès était probablement une énorme erreur.

Philippe G

.....

Tout le Monde, moi seul

Proposition : Tout le Monde, moi seul

Réf. bibliographie : « Livre de la voie et de la vertu », Lao Tse ± 700, Tao To Kin ; « Fragments d'un discours amoureux », 1977, Roland Barthes

Lao Tseu intime

Tout le monde parle pour dire quelque chose, moi seul parle pour ne rien dire
Tout le monde se gratte le dos difficilement, moi seul supporte la démangeaison
Tout le monde cherche l'âme sœur, moi seul suis la sœur de l'âme
Tout le monde cherche chaussure à son pied, moi seul traîne la savate
Tout le monde croque du chocolat par plaisir, moi seul déprime devant un carré
Tout le monde s'endort au coucher de soleil, moi seul m'éveille
Tout le monde cherche le bon mot, moi seul hésite et choisit le moindre
Tout le monde écoute les oiseaux chantés, moi seul piaille avec eux

Véronique C

Tout le monde et moi seule

Tout le monde a commencé la maternelle, puis la petite école à lire et à écrire et moi seule, très tardivement on me mit à l'étude,
Tout le monde enfant avait des camarades de jeux, et moi seule, je n'avais personne,
Tout le monde avait des cadeaux à Noël et moi seule je n'avais rien.
Tout le monde partait en week-end quand j'étais au pensionnat chez les sœurs et moi seule je restais entre les quatre hauts murs du Carmel.
Tout le monde avait fondé une famille et moi seule, sans famille.
Tout le monde courait partout et moi seule, enfin, avait trouvé la paix dans le calme, ce rayon de soleil dans les ténèbres.

Brigitte RdM

Les autres et moi.

Tous les autres ont l'écriture facile, des textes longs et même hypers longs sur presque tous les sujets proposés à l'atelier d'écriture. Même ici à Saint Jacut les autres ont le stylo qui file sur les pages blanches de leurs carnets, enchaînant les mots les uns derrière les autres, formant des phrases bien ficelées. Tous les autres ont l'esprit débordant d'idées qu'ils couchent sur papier. Moi je ne fais pour la plupart du temps, que des textes en raccourci avec très peu de lignes, comme celui-ci.

Tugdual

Une vie d'acteur de théâtre

Tout le Monde se réjouissait, moi seul je m'inquiétais. C'était l'événement de l'année, tout le Monde s'y était préparé, moi seul je rechignais.

Tout le Monde avait son rôle bien attribué, moi seul j'étais figurant, remplaçant de dernière minute, au cas où. Tout le Monde assistait aux réunions préparatoires, moi seul j'attendais que ma voisine m'en fasse un compte-rendu.

A J-30, tout le Monde s'affairait, moi seul je restais les bras ballants.

A J-15, on décréta répétition générale, tout le Monde était au rendez-vous, moi seul j'arrivai avec 30 mn de retard

A J-5, il fallut réparer les décors prévus qu'on avait laissé sécher au soleil, un terrible orage s'était abattu dans la nuit. Tout le Monde était catastrophé, moi seul je restais parfaitement calme, on allait s'en tirer avec 3 fois rien, cela serait tout aussi bien.

A J-2, le metteur en scène attrapa une hépatite sévère. Tout le Monde se disputa pour savoir qui allait le remplacer, quel était le mieux à même d'avoir compris l'esprit de la pièce, le plus vieil acteur, le plus talentueux, le plus proche en affinités et autres plaisirs non avoués. Moi seul, je trouvais que c'était une belle aubaine, cette maladie du metteur en scène, sa mise en parenthèses, le temps d'une semaine allait nous permettre enfin d'exprimer toute notre créativité, notre liberté d'acteur. Et le grand jour arriva, un homme de la troupe, qui rentrait en scène au 2^{ème} acte fut soudain frappé d'amnésie, un acte avant de rentrer sur scène. Pour tout le Monde c'était panique à bord. Et bien moi seul, vous me croirez si vous voulez, avec mon air nonchalant et paresseux, j'avais une très bonne mémoire, et je pus monter sur scène à la dernière minute pour donner la réplique à la belle Agathe et sauvai in extremis la représentation officielle le jour J.

Tout le Monde s'en étonna, moi seul je sus que tout était possible, l'imprévisible me stimulait, je pouvais mobiliser des ressources exceptionnelles, en situation d'urgence, pour aussitôt apparaître plutôt terne le lendemain.

Tout le Monde ne compris rien du tout, moi seul je souriais intérieurement, tout acteur est unique en son genre.

Bénédicte



.....
Nostalgie

À Saint-Jacut, j'ai cherché Onésime et je ne l'ai pas trouvée. Les maisons de pêcheurs étaient bien là, le dos tourné vers la mer et le vent. Mais Onésime, la marchande de poissons, qui habitait la petite maison aux volets bleus, était sans doute encore au marché.

A Saint-Jacut, j'avais aimé relever les noms des villas, qui témoignaient, parfois avec originalité, de la fierté de leurs propriétaires. Mais aujourd'hui, dans la Rue Principale, je n'ai remarqué que le nom, caricatural dans sa banalité, de "mon abri côtier".

Michel D

Partie, revenue.

Elle était là et soudain, il y a 2 ans, elle n'était plus là, j'en étais pas attristé, mais un peu désolé de cette disparition. Je me demandais qui avait pu la dérober. Mais hier dimanche 12 mai 2024 en nous promenant sur le chemin GR34, sentier des Douaniers, elle était là revenue toute blanche. J'avais donc réponse à ma question de disparition, elle avait dû être retirée pour restauration car à l'époque elle était rouillée. C'est la croix à droite en sortant par la porte en bas du jardin, située sur le muret bordant le sentier. Vous avez dû la voir lors de notre promenade de cet après-midi...

Tugdual

Madame D.

À l'épicerie du coin du village de Méricourt, une femme âgée rentre tirant une petite valise verte. L'épicière, toute étonnée croit reconnaître Madame Duclocher. Oui répond celle-ci je suis bien Madame Duclocher et vous, vous êtes Mme Grosjean et vous n'avez pas changé malgré vos cheveux blancs et vos petites rides. Mme Duclocher, vous aviez disparu un soir de Noël laissant mari et enfants dans l'angoisse puis plus de trace au moins pendant 30 ans. Oui Mme Grosjean cela fait 32 ans exactement j'avais une famille, cinq enfants de 4 à 15 ans. Je travaillais à cette époque au

guichet de La Poste de notre commune. Entre être maîtresse de maison, mes enfants, mon mari, mon travail, c'était des journées longues de labeur et de fatigue. Or, un jour devant La Poste, une belle voiture blanche immatriculée en Belgique s'arrêta et un homme à l'allure élégante, malgré son âge déjà avancé est rentré pour acheter les timbres de collection. Il émanait de lui une aura que je ne veux pas expliquer, mais évidemment je restais très discrète et je lui montrais nos magnifiques planches de collection. Moi-même j'aimais le beau, les fines gravures de ces timbres et pour une fois la conversation roulait sur l'art, les couleurs, les artistes graveurs etc. Le bureau de la Poste allait fermer et il m'invita à continuer la conversation dans un café chez Jojo le bistro du coin. Nos regards ne se quittèrent plus. Malgré mon emploi du temps bien chargé nous nous revîmes et je devins très rapidement sa maîtresse. J'étais si heureuse dans les bras d'Hubert. Je passais des moments surnaturels et c'était réciproque. Nous nous retrouvions toujours à Marchecour dans le petit hôtel aux parasols rouges qui se trouvait à une dizaine de kilomètres de chez moi. Nous avions de plus en plus de mal à nous quitter. Un jour, Hubert me proposa de partir avec lui, en Belgique. Il vivait seul depuis que sa femme était décédée. Tirillée, remuée, déchirée, brisée, hésitante, doutant, oscillante, je décidais de le suivre. Ce soir de Noël, je quittai la table familiale, parti sans rien avec moi. Ainsi je disparu, le cœur gros de laisser mes enfants mais Hubert était là qui remplissait ma vie. Nous vécûmes 32 ans heureux comme je peux le souhaiter à chacun d'entre vous. Parfois, l'ombre des enfants me revenait mais mon bonheur avec Hubert était au-dessus de tout. Hubert est décédé il y a 10 jours et je viens aux nouvelles. On me pardonnera ou pas, peu importe, je ne regrette rien.

Brigitte RdM

Gérard

Il était différent, complètement différent. Il n'avait pas les mêmes envies que nous. Nous voulions nous amuser, jouir de la vie, sortir ensemble, nous rencontrer dans des fiestas effrénées. Lui, non. Il était toujours sérieux dans les soirées. Il venait néanmoins, s'asseyait dans un coin et après cinq minutes d'observation de la salle et des participants, il sortait un livre et se plongeait dans la lecture. Personne n'osait alors le déranger.

Nous voulions partir découvrir le monde, pas à l'autre bout du monde car nos moyens ne nous l'auraient pas permis mais aller marcher à la montagne ou sillonner le littoral. Lui préférait rester chez lui. Il avait, disait-il, un petit jardin qui lui suffisait amplement.

Nous voulions devenir médecin, architecte, ingénieur, député pourquoi pas, voire ministre. Lui voulait juste travailler la terre, comme ses grands-parents précisait-il. Maraîcher ou éleveur, telle était son ambition.

Nous voulions vivre des histoires d'amour, trouver l'âme sœur et fonder une famille, avoir plusieurs enfants. Lui n'y pensait même pas. Il se trouvait bien seul, à lire, à cultiver la terre, à observer la nature, à réfléchir sur la vie. Il avait déjà l'âme du philosophe.

Alors quand j'ai retrouvé Gérard quelque vingt ans plus tard, j'étais très curieux de savoir ce qu'il avait fait de sa vie. Eh bien, je n'ai pas été surpris. Il vivait dans un coin de campagne retiré, élevait poules, canards et cochons, vivait en autonomie énergétique avec éoliennes et panneaux solaires.

Il avait décroché un job de cantonnier qu'il aimait. Il se trouvait ainsi en contact proche avec la nature. Le maire du village qui l'employait avait très vite compris qu'il fallait le laisser faire, ne pas le contraindre par des ordres. Il s'était marié avec une fille gentille et effacée qui ne le mettait pas non plus sous pression. Ils avaient l'air de bien s'entendre et avaient deux garçons qui, c'est sûr, après les restrictions de leur éducation, se lanceraient à dévorer la vie comme nous l'avions fait vingt ans plus tôt.

Bryan

Triste pèlerinage

49 ans que Jean-Paul n'est pas revenu dans son village natal niché dans la campagne morvandelle. Il est tout excité à l'idée de redécouvrir la maison où il a grandi, de refaire à pied le trajet de 2 km qui le menait chaque matin à l'école, de revoir quelques camarades d'école, certains ont bien dû s'installer dans le village. Il gare sa voiture sur la place principale, juste devant l'église où il a fait sa première communion. Que de bons souvenirs ! Il a avant de partir retrouver des photos en noir et blanc des communiants défilant en cortège dans le village, cierge en main droite, missel dans l'autre main. Il est au 5^{ème} rang, habillé d'une aube blanche à côté de Jean-Jacques et Serge, deux camarades d'école. Pas de chance, l'église est fermée. Impossible d'y entrer. On est vendredi 1^{er} juin. Peut-être après-demain dimanche pour la messe dominicale ? Un papier est affiché sur la petite porte d'entrée latérale . Prochaine messe : dimanche 24 juin. Pas de chance. Il se dirige alors vers la mairie-école, un grand bâtiment de deux hauts étages. Au rez-de-chaussée, l'école avec sa cour, son pré-haut couvert pour les récréations les jours de pluie, et la salle de classe. Il se souvient du vieux poêle en bois trônant au milieu de la salle, du bureau de l'instituteur posé sur une estrade et entouré deux tableaux noirs. Mais il n'y a pas âme qui vive dans l'école aujourd'hui. Elle a donc dû fermer. Manque d'élèves certainement.

Jean-Paul se décide donc à refaire à pied les 2 km jusqu'à sa maison d'enfance. Dans le village, aucun passant. Tiens, là c'était la maison de Jean-Jacques. Il frappe.

– Bonjour ! Je suis Jean-Paul, un ami de Jean-Jacques Berthier. Habite-t-il toujours ici ?

– Qui ça ? Jean-Jacques Berthier. Joseph, t'a connu un Jean-Jacques dans le village ? Du fond de la pièce parviennent quelques mots :

– Jamais connu de Jean-Jacques ici.

– Désolé monsieur, ça fait pourtant 15 ans que nous habitons ici mais nous ne connaissons pas de Jean-Jacques.

Jean-Paul reprend son chemin. Certaines maisons semblent bien délabrées, d'autres sont plus rutilantes mais les volets y sont fermés. Certainement des résidences secondaires. Après une demi-heure de flânerie, il arrive au hameau des Coulemelles. Sa maison n'y est plus ! Rasée, effacée, disparue. Seule une grande bâtisse trône au milieu d'un immense jardin arboré. Plus de trace des deux autres maisons voisines. Si, peut-être l'une d'entre elles se devine encore mais a été pourvue d'un agrandissement conséquent qui fait qu'on ne la reconnaît plus. Évidemment, la propriété est

entourée d'un haut grillage. On ne peut pas s'approcher. Jean-Paul sonne au portique. Personne ne répond. D'ailleurs les volets sont presque tous fermés. Dépité, il rejoint sa voiture, démarre et allume l'autoradio pour effacer sa déception.

Bryan

Retour

Après 25 ans dans la marine marchande à sillonner toutes les mers du monde Tugdual revient en terre qui l'a vu naître, la Bretagne et plus particulièrement le village de son enfance Saint Jacut de la Mer. Son village a bien changé et lui aussi bien sûr.

C'est devenu une ville plus étendue que naguère, avec de nombreuses villas. Lui est devenu un grand gaillard avec barbe. Première visite au café "Le Bretagne" qui est devenu également un restaurant, où il passait ses soirées avec ses amis de la première heure. Stupéfaction, personne ne fait attention à lui, à son étonnement seule la cafetière le reconnaît, car elle bouillait d'amour pour lui. Lui reconnaît quelques anciens du groupe, mais eux l'ont oublié il n'est reconnu par personne, quelques-uns se rappellent bien d'un Tugdual, mais ils le pensaient perdu corps et biens sur les océans...

En 25 ans il y a eu bien des changements à Saint Jacut, la plupart de ses amis ont quitté la région pour aller vivre à la capitale...

Tugdual

Au jardin

Sous l'auvent du jardin potager de l'abbaye il m'attendait. En fin d'après-midi, personne ne posait son postérieur sur son assise en osier gris de poussière, tachée de bestioles écrabouillées. Cette saleté repoussait les promeneurs, pas moi. Je m'y asseyais sans peur. Sur ses accoudoirs dégingués je calais mes bras, je cherchais le bon angle pour coller mon dos à son dossier de guingois, j'allongeais un peu mes jambes et les pieds en éventail dans mes espadrilles et je regardais tranquillement les plantations, en écoutant les oiseaux faire des trilles savantes. Tous les jours quelque chose changeait. Les poireaux s'étaient redressés raides, bien verts, les petits artichauts se cachaient sous un feuillage exubérant, les fraisiers rampaient autour d'un pétunia rose évadé de son quartier réservé, les persils frisottaient de plus en plus haut, un fouillis de thym conversait avec des petites courgettes belles à croquer, les tomates accrochées à leur tuteur se faisaient encore bronzer...

La lumière tombait, je partais du jardin en lui disant à demain.

Sous l'auvent, la place du vieux fauteuil est vide.

Véronique C

Maryvonne

Les brumes du matin cachaient le village

Maryvonne déposa son balluchon, harassée de fatigue, près de la fontaine, se lava les pieds et le visage.

Les genets à balais et les iris embaumaient.

Le ciel se découvrait petit à petit. Les maisons apparurent, granitiques, une à une dans la grand rue. La jeune fille effeuillait le paysage de ses grands yeux bleus. Elle reconnut la maison d'Onésime sa grand-mère, la vendeuse de poissons ambulante.

La rue s'animait. Plusieurs têtes se montraient aux fenêtres, lorgnant au passage la silhouette blonde et mince qui avançait dans le village.

-Onésime, tu m'as réservé deux bars ? Mon fils vient déjeuner.

-As-tu récolté des palourdes ce matin? J'en ferai bien une poêlée.

Maryvonne marchait comme une somnambule dans l'allée principale.

-Qui est cette blondasse?

-Encore une vagabonde! Émile surveille tes poules ce soir!

Arrivée à la maison d'Onésime aux volets bleus foncés, Maryvonne se blottit dans les rhododendrons en fleurs. Elle attendit que sa grand-mère ait finit sa tournée.

Elle s'endormit sur le porche.

Brutalement des images du cirque ambulant fusèrent dans sa tête. La trapéziste en larmes, la fenêtre de sa chambrette fracassée, le bébé volatilisé à la hâte.

Soudain une main posée sur son épaule la réveilla.

De grands yeux bleus pareils aux siens la fixaient remplis de larmes.

Marie Antoinette

.....

Il était une nageuse parisienne venue à Saint Jacut de la mer,

Qui était accroc à la baignade, été comme hiver ;

Elle attendait patiemment que la marée monte tout près de la côte

Pour y plonger comme une sirène dès qu'elle était haute

Elle en ressortait ragailardie et heureuse d'être venue à Saint Jacut de la mer

Marina

.....



A quoi pense votre crayon ce soir et votre maillot de bain ?

Mon crayon dessine des ronds dans l'eau pour consoler mon maillot de bain qui ne s'est toujours pas trempé dans l'eau de mer.

Mon crayon est un grand consolateur des âmes en peine, comme il est généreux, il a bien voulu porter réconfort à ce triste maillot de bain qui s'est mis en boule de désespoir.

La météo était si belle la semaine dernière, le maillot de bain rayé bleu et blanc était sorti du placard tel un ressort, alors foi de crayon, les saintes glaces ne font décidément pas bon ménage avec soleil écrasant, compère du maillot de bain.

Bénédicte F

A quoi pense votre crayon ce soir et votre maillot de bain ?

Moi, le crayon, j'en ai marre, pas une minute de repos depuis notre arrivée en Bretagne, il me tourne et retourne pour écrire des récits et même en plus il dessine sur un carnet en me serrant fortement pour que je ne m'enfuis pas de ses doigts. Moi, le maillot de bain, je ne comprends pas pourquoi il m'a amenée au bord de la mer ? Sitôt arrivé, il m'a sortie de la valise et ouste sur une étagère de l'armoire de la chambre. Depuis je reste là, il ne m'a même pas sortie une seule fois...

Jacques L

Pensées flottantes

A quoi pensent votre crayon et votre maillot de bain ce soir ?

Que la vie des choses est mal faite.

Mon crayon détestant l'eau il n'enfilera jamais mon maillot de bain, quant à mon maillot de bain à bretelles, jamais il ne s'accrochera à un crayon.

Véronique C

« La plainte du crayon et du maillot de bain »

Danielle nous avait dit : « prenez vos crayons et n'oubliez pas votre maillot de bain ».

Nous ne sommes qu'au deuxième jour de l'atelier d'écriture et j'ai déjà abandonné un petit crayon dans ma poubelle de chambre ! Le pauvre, il a rendu l'âme hier, il n'aura pas vu grand-chose de la presque-île... Je l'avais pourtant choisi d'un joli bleu, le bleu de Compostelle et le pensais endurant. Il me reste son copain, jaune, bien esseulé et qui n'apprécie guère de devoir faire tout le travail sans prendre de pause. Je sens bien qu'il rechigne un peu et que son écriture est moins fluide qu'au premier texte. Je vais essayer de lui trouver un nouveau compagnon afin de ne pas le décourager d'emblée, il me semble qu'il s'entendra bien avec un crayon de bois.

Et que dire de mon maillot de bain ! J'avais décidé d'emporter mon « une pièce » car je craignais d'avoir froid avec mon bikini : quelle drôle d'idée un peu ridicule ! Quoiqu'il en soit, je sens que mon maillot de compétition est en train de bouder dans le fond de mon sac à dos. Il a fait un beau voyage pourtant : Angoulême, Abbaye de St Jacut, Iles des Ebihens et retour à l'Abbaye... Mais juste voyager, ce n'était pas ça le deal : l'eau à 27°C du bassin chloré d'aquagym l'exaspère tellement qu'il espérait vraiment pouvoir bénéficier d'un lifting tenseur dans l'eau fraîche et salée de l'Océan : c'est raté ! Il aurait sûrement préféré une baigneuse moins frileuse. Que puis-je lui dire pour regagner ses faveurs ? Qu'aujourd'hui j'étais fatiguée ? Que demain, c'est promis, je nous plongerai tous les deux dans la belle eau couleur émeraude ?

Je n'ose pas lui faire cette fragile promesse... Demain est un autre jour !

Bénédicte

Le crayon

Le crayon se plaint, il travaille d'arrache-mine et on oublie de le tailler. Il est fâché contre la main qui lui enserme le cou et la taille, lui demande trop de textes à rédiger, ça l'use. Il a besoin de repos et de se refaire une pointe.

Où est passé l'outil dans lequel on lui enfonce la tête pour le tailler. Il n'aime pas ce système, il est claustrophobe, mais c'est moins barbare que la lame d'un couteau trop aiguisée et qui peut dérapier à tout moment et lui trancher définitivement la tête.

Pour l'instant il ne dit rien mais viendra le moment où il se mettra à crisser sur le papier et là, la main sera obligée de s'occuper de son état.

Sinon le crayon finira par se tailler.

Marina

Le maillot de bain

Comme il est vexé, il ne comprend toujours pas pourquoi il gît misérablement sur le lit de la chambre.

Hep ! Vous m'avez oublié, pourtant ma couleur fuchsia aurait dû vous sauter aux yeux.

Mais il n'entend plus personne lui répondre, la porte de l'appartement s'est refermée et les stores sont baissés, il devine qu'on ne reviendra pas le chercher.

Abandonné comme un vieux chiffon inutile, alors qu'il est tout neuf.

Adieu soleil, sable chaud et bain de mer, la personne qui ne l'a pas emmenée sera obligée de se baigner avec son ridicule ensemble de lingerie distendu et râpé par les ans.

C'est bien fait pour elle.

En attendant son retour il profite d'un bain de lumière artificielle provenant du plafond de la chambre qu'elle a oubliée d'éteindre.

Marina

Que pense mon crayon ?

« Bon je vais devoir encore courir un marathon sans entraînement, une semaine de débauche d'énergie comme ça à froid, bille en tête. Je me fais un sang d'encre d'une telle perspective. Allez courage ! Nous on ne se taille pas devant l'adversité. »

Serge

Table des négociations

Mon crayon m'a bien fait comprendre ce soir qu'il était un temps soit peu agacé.

Il me l'a dit avec son air courtois et son flegme tout britannique. Mais son message était clair. Je le connais bien depuis toutes ces années et j'ai senti à son intonation de voix, légèrement différente de l'habitude que son encre commençait à s'échauffer. En fait, il en avait assez de parcourir le vaste monde avec moi et de rester tout au fond de mon sac à dos ou de ne connaître que des chambres d'hôtel ou de bistrot enfumés. Il rêvait de grands espaces et d'air pur.

Alors je n'ai pas hésité une seconde. Sans mon crayon je suis un homme mort. Je lui ai promis de l'emmener sur une île bretonne dès demain. Il n'a jamais vu la mer !

Décidément, cette journée était celle des récriminations. Après mon crayon, c'est mon maillot de bain qui m'a interpellé. Il a sûrement vu mon état de faiblesse et a décidé de me faire connaître son mécontentement lui aussi. J'avoue avoir été plus que surpris par sa demande. Il m'a annoncé froidement et sans préambule, qu'il en avait assez d'être sans cesse mouillé à chaque bain dans la mer ou dans une piscine. Il m'a fait savoir qu'il avait une sainte horreur de l'eau et qu'il désirait dorénavant rester au sec. Finalement, mon maillot de bain a dépassé les bornes. Je n'ai pas donné suite à sa revendication.

Philippe G

.....

Marée du matin,
Baignade ou promenade,
Senteurs du jardin.

Anita

Rayon du matin
Mon pas reste suspendu
Tout droit est mon chemin

Serge

Rouge est la prairie
les coquelicots flamboient
le feu monte au ciel

Serge

.....

Je marche

Je marche sur ce petit sentier douanier. Une légère brume s'élève de la mer, quelques oiseaux gazouillent, les genêts me frôlent mes bras. Le sentier monte et descend, suit les courbes des rives. J'aime entendre crisser mes chaussures sur ses petits cailloux de couleurs différentes. Je marche, à quoi je pense ? De ma promenade, une énergie naît, m'enveloppe le corps, le cœur, la tête. Je me sens légère, hors du temps, prise entre le glaz de la mer, le bleu du ciel, les verts gris colorés qui font ressortir le jaune d'or des genets en fleurs. Le soleil illumine ces paysages et aussi ma vie intérieure. Mon esprit vagabonde et mon corps retrouve sa place sur terre. Je suis là.

Brigitte RDM

Je marche !

Je marche ! Enfin je marche !

Depuis le temps qu'elles me narguaient ces chaussures dès que j'ouvrais mon placard . Mais cette fois, ça y est ! Elles sont enfilées ! Le sac ajusté sur le dos et les bâtons bien en mains je suis partie !

Pour combien de temps ? Je ne le sais pas encore mais ce que je sais c'est que je veux fouler le sol de mon enfance. Je ressens le besoin de ce retour à mes racines.

Et me voici empruntant le chemin de la Cordelle qui me conduira au pied de la basilique de Vézelay, là où il y a tant d'années j'ai fait ma première communion.

C'est le printemps. Les coucous s'en donnent à cœur joie. Les lilas sont en fleurs. Un enchantement.

Ce chemin est rude et caillouteux. Je monte lentement aidée de mes bâtons mais je me sens si bien, noyée dans la verdure, enivrée de ce plein d'effluves printanières.

Les soucis qui encombraient tant mon esprit s'estompent déjà. Dans quelques jours ils ne seront plus.

Je marche ! Enfin je marche !

Anne Marie R

Alors, je marche

Je marche, donc je suis.

Je marche tôt ce matin avec le lever du soleil, quelle lumière rose, jaune, bleue illumine le ciel !

Je marche comme les oiseaux de ce matin chantaient à tue-tête, je marche le cœur léger, l'esprit alerte.

Je marche d'un bon pas, le sac à dos bien arrimé, la gourde pleine que je ne vais pas tarder à ouvrir, car il fait un peu chaud déjà. Surtout, j'ai soif, ce matin les tartines étaient pleines de confiture et m'ont laissé un goût bien sucré dans la bouche.

Je marche, insouciant, le tracé du chemin s'annonce sans embûches jusqu'à midi, après on verra bien, il sera temps d'avoir l'œil alerte et l'esprit pratique.

Je marche et une euphorie me gagne peu à peu, les odeurs, la rosée du matin sur l'herbe fraîche ; un merle siffleur m'accompagne.

Je vois au loin, au bout du chemin avant qu'il ne fasse des lacets dans la colline, un couple qui marche. Ils dégagent une allure sympa, grand chapeau pour lui et elle, elle tient une ombrelle, sûrement une femme asiatique qui veut garder la peau blanche. Ils s'arrêtent, prennent quelques photos des près environnants, d'un âne bien sympathique qui quémande une carotte et bien sûr ils terminent leur station photo par des selfies, le visage quasi hilare et le sourire rayonnant.

Je les rejoins, j'arrive à leurs côtés, on se salue, lui est américain texan et elle coréenne, on échange quelques amabilités en anglais, ils prévoient la même étape que moi jusqu'à midi, puis bifurqueront vers le chemin intérieur, tandis que moi j'ai prévu le chemin côtier. Ils me laissent passer devant, ils ont encore des mots doux à se susurrer et envie de se sustenter quelque peu, ils sont partis très tôt ce matin.

Je continue mon chemin, quelques mots d'anglais me reviennent, que je n'ai pas eu l'à propos immédiat de leur dire. Cela sera pour une prochaine rencontre.

Chemin faisant, midi arrive, le soleil est au zénith et je cherche un bel arbre avec de l'ombre pour faire une pause. Oui une pause, mais si possible sans les guêpes et les fourmis, je détecte dans le secteur un petit monticule qui ressemble fort à une fourmilière. Finalement, il est nécessaire de faire quelques pas supplémentaires, l'endroit me paraît plus adéquat.

Quel bonheur de mordre dans une tomate bien juteuse, même le quignon de pain qui accompagne mon morceau de fromage a une saveur toute particulière. N'avez-vous pas remarqué que quand on a respiré, marché, les aliments ont davantage de goût, ils nous délectent, alors que si nous étions restés assis au bureau toute la matinée, ils nous paraîtraient bien fades.

Il va falloir repartir, j'aimerais arriver assez tôt à l'étape ce soir pour 16:30-17:00 maxi. Alors, point de sieste, je me laisserai pourtant bien aller à une nonchalance digestive.

Je repars, mais d'un pas modéré cette fois-ci, un pied devant l'autre, regardant aussi le sol où je mets les pieds, une descente caillouteuse s'annonce. Je ne vais pas dévaler la pente à toute vitesse, je ralentis l'allure.

Après cette descente, qui a mis mes genoux à l'épreuve, je me redresse, tout va bien, pas d'entorse, pas d'arthrose qui pourrait se réveiller, ouf, c'est bon encore quelques kilomètres à parcourir.

Tout paraît silencieux autour de moi, les hommes, les bêtes font la sieste ou la pause d'après déjeuner.

Après 15 heures, j'ai dû passer un cap, je me sens mieux et surtout je me dis encore environ 1h30 et tu vas arriver à l'étape. Alors, mon pas s'accélère, je n'ai même plus envie de m'arrêter pour observer telle fleur, telle vache, pour prendre une photo que je serai contente de visionner le soir et plus encore quelques jours après mon retour. Je me dis, tu en as déjà une série de photos quasi semblables. Allons, marchons !

J'hésite à un tournant, deux indications, faut-il prendre à droite ou à gauche, je vais à l'intuition, il faut dire que je n'ai aucun sens de l'orientation, il serait temps d'ouvrir mon application. Finalement, par flemme, par défi, peut-être, je choisis de me laisser guider par l'intuition, l'activation de mon application openrunner m'a laissée perplexe, dans quel sens suis-je ? Puis je prends le sentier par la droite, il me paraissait plus ombragé, je m'aperçois rapidement que c'était un détour, mais ce petit chemin odorant de buissons d'aubépines valait qu'on s'y attarde.

Et voilà, je suis bien arrivée, j'ai marché et bien marché, je n'ai pas d'ampoules au pied, mes jambes avancent toutes seules, j'en ai des fourmis dans les pieds.

Demain, je serai prête à repartir le cœur vaillant pour marcher, marcher.

Bénédicte F

Seul.

Je marche seul le nez au vent, carnet de croquis en main pour immortaliser modestement les paysages qui m'entourent, campagne, forêts et quelques clochers d'églises aperçus au loin. Je marche, je marche, je croise parfois d'autres marcheurs, "Bonjour" "Bonjour", des fois on me fait marcher en me racontant des histoires de marcheurs. Au fur et à mesure de ma marche mon carnet se remplit de pochades et de quelques écritures de mes pensées du moment, des mots et paroles entendus de ci de là qui m'ont interpellés. Marcher, marcher, je rentre fatigué mais rempli de joie.

Jacques L



Le 1^{er} jour, la 1^{ère} heure

Aujourd'hui, c'est le 1^{er} jour de mon chemin de Compostelle. Il est 7h30 et le sac est prêt, bien ordonné selon les conseils qui m'ont été donnés par l'association jacquaire Compostelle 2000. Je le bascule sur mon dos. Ouh la la ! Il pèse un peu mais je vais m'y faire m'ont-ils dit à l'association. Je prends l'escalier de service. Pas question de rencontrer un voisin dans l'ascenseur et d'avoir à se justifier. Il ne pourrait pas comprendre ma motivation en quelques paroles échangées. Je file par les petites rues vers la Seine et me lance sur les quais, direction Notre-Dame de Paris.

Terminée la vie parisienne bien rangée ! Le monde est devant moi, au bout de mes chaussures. Curieusement, alors que je me jette dans l'inconnu, qu'il va me falloir réinventer ma vie, me priver de beaucoup de facilités qu'offre la vie citadine, je n'ai pas peur, n'ai aucune anxiété. Non, ce n'est pas du tout ce sentiment qui me traverse. Il est tout autre. Alors que j'ai sur les épaules un sac d'une dizaines de kilos, que ma démarche est de ce fait plus lourde qu'à l'habitude, un sentiment de légèreté m'envahit. Adieu les contraintes professionnelles, les réunions interminables, les courriels qui le sont tout autant. Je suis libre, libre de ma vie, libre de faire ce que je veux, libre d'aller à droite ou à gauche au prochain croisement. Les obligations de ma vie d'avant pesaient bien plus lourd que

mon sac à dos de randonneur. J'en suis totalement libéré et c'est très bien ainsi. Je prends alors conscience qu'il va me falloir veiller à ne pas trop remplir ma nouvelle vie d'obligations familiales ou associatives. Mais pour l'instant, il fait beau, l'air est frais en ce jour de printemps 2010, l'eau de la Seine fait de petits remous scintillants sous le soleil rasant et je suis heureux.

Bryan

En mesure

Je marche tête baissée. Mes yeux guettent l'arrivée de mon pied droit puis du gauche. Leur rythmique est bien réglée, pas d'hésitation, pas de bousculade, ils avalent les kilomètres.

Je marche tête haute. Mes yeux fixent l'horizon, visionnent le chemin en perspective ; des terrains sableux, caillouteux, boueux s'annoncent.

Je marche tête instable. Des flaques d'eau rendent le sol glissant. J'enjambe, mes pas sont à contretemps. Par moment je bute sur une butte d'herbe.

Je marche dos rond. Mes semelles s'enfoncent dans un terrain meuble. Mes bras ballants m'équilibrent. Je pousse mes jambes à reprendre le rythme.

Je marche tête droite. Le terrain est plat. Mon bel entrain a disparu. Le deux temps de la marche est bancal, le pied gauche traîne, le droit attend. Rien ne va plus.

Je marche en somnambule. Mes yeux ne distinguent plus une marguerite d'une ortie en fleur. Ma gourde est vide. Ce chemin est interminable et il pleut.

Je marche la tête sous ma capuche. Les gouttes troublent ma vision. Floc, floc, un deux, un deux... J'ai froid, j'ai faim, j'en ai marrrrrrrrre

Véronique C

Mémorable randonnée

Il avait manqué de temps pour bien se préparer à cette incroyable marche de trois jours dans le cirque de Mafate, à l'île de la Réunion : un lieu unique, magique, magnifique, pour qui sait apprécier les rudes beautés de la nature volcanique sous les tropiques, mais loin de tout, où les voitures et les routes n'existent pas, où les îlets ne ressemblent pas à l'image que l'on se fait d'un petit village, aux maisons sagement regroupées le long de la rue centrale, et où chaque pas peut coûter beaucoup d'énergie et de sueur... Ce n'était pas facile d'évaluer les temps de parcours, vu l'importance des dénivelés positifs et négatifs, les caprices de la météo, l'heure fatidique de la tombée de la noire nuit tropicale... Il partait donc marcher à l'aventure, sans filet.

Des contretemps fâcheux (notamment la crevaison du pneu de sa voiture de location) l'avaient obligé à attaquer le début de la randonnée un peu tard. Il était déjà presque midi, quand il commença l'interminable descente de plus de mille mètres de dénivelé dans le cirque de Mafate, par le Sentier Scout. Il pleuvait sans discontinuer, une pluie fine, agaçante, incessante, pénétrante, qui détrempait et alourdissait son ciré breton. Il voyait à peine où il posait les pieds, alors que le

terrain était redoutablement escarpé, inégal et rocailleux, rempli de pièges. L'eau ruisselait sous ses semelles. Les marcheurs locaux, croisés en sens inverse, semblaient remonter avec une facilité déconcertante ce fameux Sentier Scout. Rien ne semblait les perturber, alors que lui, le Zoreille, marcheur peu habitué à ces conditions difficiles, sentait son pas devenir lourd, de plus en plus lourd, ses articulations douloureuses. La sueur dégoulinait en permanence sur son front, sur tout son visage. Il était maintenant trempé jusqu'aux os. Cette véritable descente aux enfers lui semblait interminable, même dans ce milieu naturel paradisiaque.

Plus grave encore, il avait marché si lentement, butant à présent sur chaque roche volcanique, que la journée touchait à sa fin. La nuit allait bientôt tomber et il était encore loin, trop loin de son gîte... Impossible de s'arrêter avant, les autres refuges étaient déjà complets. Des randonneurs, arrivés à destination depuis longtemps, étaient déjà en train de siroter leur Ti' punch ou une bière locale, la Dodo. D'ailleurs, où était donc exactement le gîte qu'il avait réservé ? Difficile d'estimer à quelle distance il se trouvait, vu la topographie si accidentée et la végétation envahissante. Chaque pas lui coûtait encore davantage et le ciel s'obscurcissait à vue d'œil. Bientôt, il ne distinguerait plus bien le sentier et sa lampe frontale ne fonctionnait pas.

Il avait tellement mal. Il était si épuisé qu'il ne pouvait plus penser et il avait peine à respirer. Il avançait péniblement, tel un automate, un pantin désarticulé, dont les batteries seraient complètement déchargées. Mais il savait qu'il ne devait pas s'arrêter de marcher avant d'avoir atteint son but : il n'était pas équipé pour bivouaquer en pleine nature.

Miracle ! Contre toute attente, il réussit enfin à trouver son hébergement au bien nommé « Ilet à Malheur », sans avoir pu toutefois contempler le sublime paysage minéral et végétal, avant que le soleil ne se couche. Il avait bien failli rater le fameux repas, servi par l'hôtesse, avec sa spécialité de Cari si savoureux, si goûteux. De quoi ragaiardir le plus exténué des randonneurs !

Anita

Je marche

Ça fait trois heures que je marche sous la pluie
Sur ce chemin boueux bordé de champs de maïs.
Et je marche, marche, marche...
Il pleut, il pleut, il pleut.
Je ne vois que le ciel blanc laiteux
Et ces haies de maïs qui me guident et m'oppressent
Pressent, pressent...
Ma casquette est trempée,
L'eau dégouline dans mon cou.
J'ai les pieds mouillés.
Ils me font mal, mal, mal...
Pas une âme qui vive dans ce désert de maïs
Mais il faut tenir.

Mon défi aujourd'hui, c'est passer l'autre virage
Rage, rage...
Mon grand corps maintenant est malade.
Mes pieds sont dans l'eau, mes pensées dans le brouillard.
La vie est bien courte, le chemin bien long, et la mer bien loin.
Et je divague, vague, vague...

Michel D

Récit de marche

Jill arriva sur l'île en même temps que le soleil se levait.
Parti au point du jour, il avait cheminé sur les sables humides tout en suivant le chenal. Il s'arrêta un instant pour contempler la lumière naissante : il apercevait au loin les feuilles des eucalyptus qui dansaient dans la brise et les sternes qui volaient au-dessus des rochers couverts d'huîtres sauvages. La nature aussi était déjà en mouvement.

Il décida tout d'abord de contourner l'île par la plage ; il enleva ses baskets, retroussa ses pantalons, goûta au plaisir de la fraîcheur des premières vagues sur ses mollets ; il marcha ainsi un petit quart d'heure. Le soleil montait dans le ciel en même temps que montait en lui le plaisir des sensations connues et pourtant redécouvertes avec émotion chaque fois qu'il marchait ici. Il s'étira quelques instants, retrouva l'entrée discrète du sentier, invisible aux regards des néophytes, puis grimpa doucement les marches de sable et de bois jusqu'à la forêt.

Ce qu'il vit en premier, ce fut l'allée des grands arbres, majestueux, tortueux, torturés par les vents dominants. Tout d'abord les eucalyptus au feuillage bleuté et à l'écorce lisse et douce comme des bras de femme, puis les pins à l'air penché, enfin les feuillus qui ressemblaient à de petits vieillards tordus. Il dû se baisser pour éviter leurs branches basses. Son regard rencontra alors un tapis de Nombres de Vénus en fleur. Il chemina ainsi, tel un vagabond heureux, au milieu d'une flore en fête. Le soleil continuait sa course ascendante, la chaleur s'accroissait et les papillons multicolores s'envolaient devant lui, leurs ailes enfin réchauffées. Son allure se faisait plus souple et l'arrivée à la pointe de l'île fut plus rapide qu'il ne l'avait prévue.

Il connaissait ce paysage par cœur, depuis longtemps, il eut pourtant l'impression de le découvrir pour la première fois. Il éprouva un intense besoin de contemplation, s'assit sur l'herbe, entre les Alméria et les Sénéçons de Jacob, et remit son retour à plus tard, à la prochaine marée se promit-il. Il se sentit alors dans un état proche de la grâce et fut plein de gratitude.

Bénédicte L

Un moment mémorable sur le chemin

Ça fait trois heures que je marche sous la pluie, sur ce chemin du Sud-Ouest bordé de champs de maïs. Une pluie fine, pénétrante, incessante. Je ne vois rien du paysage que le ciel blanc, laiteux et ces haies de maïs qui me guident et m'oppressent. Encore cinq kilomètres avant d'arriver au gîte. Une heure de marche, pas grand-chose me direz-vous. Mais en fait une éternité. Mes pieds mouillés dans mes chaussures me font mal et rechignent à me porter. Ma casquette est trempée, l'eau dégouline dans mon cou. Mon poncho, certes, me protège de la pluie extérieure, mais il retient ma transpiration et je suis aussi mouillé à l'intérieur qu'à l'extérieur. Et pas moyen de s'arrêter, car s'arrêter où?... s'asseoir où? Alors je marche; je mets un pied devant l'autre. Je me dis qu'il faut être plus obstiné que la pluie, c'est ça mon défi aujourd'hui. Je compte mes pas ; j'égrène les secondes ; je scrute la route à chaque virage pour repérer un signe de vie dans ce désert de maïs. Et je m'évade dans mes réflexions, aussi nébuleuses que le paysage que je traverse. Devenu philosophe, je me dis que la vie paraît souvent trop courte, mais que le temps pour la remplir est parfois bien long.

Michel D

La rencontre

En Aveyron, après trois heures de marche sans interruption, en fin de matinée, j'avais besoin de repos. Au détour d'un virage me faisant quitter un bois de châtaigniers remarquables, je l'ai aperçu, il était dans le pré que je longeais et où je souhaitais me détendre, à cette saison printanière ce dernier était recouvert d'une herbe haute, abondante, fraîche, couleur anis. Il avait dû me sentir et s'était avancé vers la barrière qui nous séparait, le plus bel âne, jamais vu de ma vie.

Son regard, le plus doux du monde animal, ourlé de grands cils semblait me sourire et être heureux de me voir. Je me suis présentée et ses longues oreilles se sont tournées vers ma voix. J'ai fait en sorte d'être ravie de le voir m'accueillir avec autant de gentillesse. Timidement j'ai avancé la main vers lui. Il s'est approché d'avantage pour me faciliter le geste.

Sa tête était entièrement recouverte de poils gris et blancs, longs et disposés en étoile sur son chanfrein. Je l'ai grattouillé tout en le félicitant d'être aussi beau, il a souri me remerciant d'un mouvement de tête pour ce compliment, enfin je crois.

Tout son corps était recouvert d'un épais manteau de poils grisâtre et blanc crayeux repartis en mèches comme s'il sortait de chez le coiffeur le plus chic de Paris. Il tranchait merveilleusement avec le vert de sa prairie.

Il était si distingué, il descendait probablement d'une grande lignée des plus beaux ânes de la région. Son maintien, sa délicatesse, sa prestance étaient presque humaines.

Je ne tarissais pas d'éloges et il m'a semblé le voir rougir.

J'avais du temps devant moi, j'ai pris plaisir à lui parler. Notre conversation portait sur les avantages de vivre à la campagne qu'il me décrivait comme son lieu préféré, cependant il avait eu l'occasion de monter à la capitale pour être présenté au salon de l'agriculture et avait été attiré par tout ce

que cette grande ville pouvait avoir de différent de son milieu campagnard. Il comprenait fort bien que l'on pouvait également vivre à Paris et y être heureux. Chacun allait de ses préférences à ses besoins.

Mais je devais continuer mon chemin, comment lui dire au revoir, nous nous étions si bien compris. J'ai décidé de le saluer à l'orientale comme je saluerai un dieu bienfaisant et sans me retourner j'ai poursuivi mon chemin en laissant ce magnifique animal me suivre du regard.

Un des plus agréables arrêts repos de ma semaine.

Marina

L'eau de vie

J'hésitais à m'arrêter ici. La matinée depuis l'aube avait été épuisante sur cette étape de la Méseta du chemin de Compostelle. Mon corps, mes pieds, étaient meurtris, comme usés par la poussière du chemin et la canicule qui sévissait depuis une semaine. Je me dirigeais vers l'unique *albergue* du village. Plus de place me dit l'hospitalier. Il fallait continuer. Je n'éprouvais aucune colère. C'était la paix au plus profond de moi. J'avais appris petit à petit à accueillir les événements comme ils se présentaient. J'étais fatiguée certes, exténuée peut-être, mais j'étais heureuse sur ce chemin caillouteux. Je repris donc ma marche, philosophe, bordant la grand-voile, tel un voilier au large sur l'océan au gré des vents et des courants parfois contraires. Le chemin en ce mois de septembre était plein de pèlerins mais à cette heure de l'après-midi, il n'y avait plus grand monde. Mes coéquipiers marins pèlerins étaient sans doute sous la douche ou en train de se désaltérer. Moi, je suis sang et eau, mais j'avais seule. Personne derrière moi et devant au loin, la silhouette improbable d'un marcheur que je distinguais à peine. Il n'y avait que le bruit de mes pas sur les cailloux. Chaque pas succédait au suivant au diapason des battements de mon cœur. Marcher c'est apprendre la terre par cœur. Je ne ressentais plus la fatigue et me disais intérieurement que je pourrais marcher ainsi jusqu'aux confins de la terre, jusqu'à Finistère.

Soudain, la belle harmonie se brisa. Je venais de réaliser que j'avais oublié de remplir ma gourde au village.

Philippe G

.....

Fraîcheur du rosier,
Eveil du corps en douceur,
Murmure marin.

Anita

.....

Il était un phoque à St Cast,
Alangui, l'air peu enthousiaste
Il espérait des poissons
On ne lui donnait que des ballons.
Il maigrir beaucoup cet été-là, le gentil phoque de St Cast.

Bénédicte L



Textes à partir d'un incipit... (l'incipit est la première phrase, les premiers mots d'un roman. Il donne le ton. Du verbe latin inciperer = commencer, une œuvre musicale ou un texte littéraire.)

Supplice olfactif

Nous étions serrés comme des sardines et cet homme sentait mauvais.*

Paradoxe ultime pour un des meilleurs nez frère de la profession qui se trouvait par ailleurs être mon frère. La visite surpeuplée de cette parfumerie Grassoise en plein soleil du mois de juillet au milieu des touristes éberlués s'annonçait comme un supplice olfactif. Notre hôte se pavanait devant son harmonium de senteurs exotiques en exhalant lui-même des senteurs de sous-bois qu'il n'eut probablement pas osé inclure dans ses compositions les plus sophistiquées.

Les effluves se mélangeaient allègrement avec les eaux de toilette bon marché généreusement répandues, fruités fixateurs sur les corps présents. Notes boisées, chaque explication était accompagnée de la vaporisation de la substance présentée et malheureusement aussi de l'haleine du frangin.

Chaos d'odeurs et de matières dont il me fut bien difficile de m'extraire pour retrouver l'espace d'un instant la douce odeur des chênes verts mêlée au parfum des roses du jardin adjacent. Je revivais.

Par un étrange raccourci de la mémoire me vint à l'esprit le nom de l'ex compagnie aérienne belge la SABENA traduite en anglais par 'Such A Bloody Experience Never Again'.

Je retrouvais ensuite le frangin et nous rentrâmes ensemble à la maison.

C'était bien ? Me dit-il.

Mémorable ! Répondis-je.

Serge

*Incipit tiré de « crimes exemplaires » de Max Aub

Le testament

Nous étions serrés comme des sardines et cet homme sentait mauvais. J'avais oublié cette promiscuité dans le bateau de la compagnie « les corsaires » qui transportait les touristes et les autochtones de Dinard à St Malo. Je n'étais plus allé dans la cité malouine depuis dix ans au moins et m'étais laissé surprendre par l'affluence en plein mois d'aout sur ces navettes surchargées.

Cette traversée vers st Malo était pour moi une épreuve et cette odeur désagréable avait le don de m'irriter davantage. J'étais convoqué chez le notaire de St Malo, Maitre Etalon, pour régler la succession de mon père, Ronan le Naufrager, armateur de son état, décédé récemment. J'allais y retrouver mon frère avec lequel j'étais en froid depuis une bonne décennie. J'ignorais la teneur du testament qu'avait rédigé mon père. J'étais tendu et cette odeur ne faisait que renforcer mon humeur chagrine. Dans mon petit costume noir, au milieu de tous ces touristes en short, je ne passais pas inaperçu. Heureusement, la traversée était de courte durée.

Mon frère Antoine qui avait toujours été le préféré de mon père, avait pris sa suite comme armateur. Considéré comme l'incapable de la fratrie, j'avais été évincé de l'entreprise familiale et avais trouvé un emploi de jardinier à la mairie de Dinard. Cette étendue d'eau qui m'éloignait des membres de ma famille n'était pas pour me déplaire. Elle constituait une frontière qui nous séparait naturellement.

Lorsque j'arrivais chez Maître Etalon dans mon costume écriqué avec ma cravate qui me serrait et me donnait un teint rougeaud, je constatais qu'Antoine était déjà présent dans le bureau du notaire.

Mais à ma grande surprise, une femme plus âgée que mon frère aîné et que je n'avais jamais vue, était là également dans la pièce austère et impersonnelle. Je demandai immédiatement à cette femme de décliner son identité et la raison de sa présence. « Louise Le Jacut, née Le Naufrager me répondit elle instantanément. Première surprise, cette Louise Le Naufrager était donc notre demi-sœur, issue d'un premier lit comme on disait à l'époque et dont nous ignorions l'existence. Deuxième surprise, notre père Ronan, ainsi que nous annonça le notaire, légua la totalité de sa fortune, y compris l'entreprise, à Louise. C'était totalement l'égal nous confia le notaire. Antoine et moi étions déshérités et Louise multimillionnaire. En sortant de l'étude, Louise, Antoine et moi avons franchi le porche de l'étude et nous avons passé ensemble l'angle de la rue

Philippe G

Adieu.

“Tenez, je ne vous gênerai plus” dit M. Sornet, de Vincennes, à sa femme et à l'amant de celle-ci, et il se brula la cervelle.*

Comment M. Sornet en était-il arrivé là ? Depuis quelques mois, il avait constaté le changement de comportement de son épouse. Elle esquivait les moments d'intimité conjugale, protestant migraines et autres problèmes de santé. Au début il n'y porta pas trop d'importance mais à la longue il se posa quand même la question de ses réticences. Il se mit à la surveiller et un jour il la surpris avec un autre homme que lui. Et au fur à mesure que les jours défilaient, il fut bien convaincu que sa femme avait un amant, il se mit en devoir de la reconquérir mais que nenni, il comprit qu'il n'y avait aucun espoir qu'elle revienne vers lui, il prit la décision de mettre fin à ses jours en se tirant une balle dans la tête. D'où ces dernières paroles “Tenez, je ne vous gênerai plus” Pan... Il était mort... il mourût cocu...

Jacques L

*Feneon : Nouvelles en 3 lignes

Le charme discret de l'abricot

« *Si elle prend un jus d'abricot, je l'épouse ! ** » pensais-je, en voyant la jeune fille entrer dans le bar des Marins, qui aurait bien dû s'appeler, comme tant d'autres, « l'Abri côtier ». Je ne prenais pas beaucoup de risque, car personne ne prend de jus d'abricot à Saint-Jacut d'habitude. Mais là voilà qui hésite... Il fait très chaud et elle aimerait bien se désaltérer. En même temps, elle ne souhaite pas de glaçons. Si la boisson est trop froide, ça la fait éternuer. Elle demande au garçon : « Qu'est-ce que vous avez comme jus de fruit ? » Le serveur lui énumère quelques fruits sans intérêt. Elle insiste : « Vraiment, vous n'avez pas de jus d'abricot ? » Déçue, elle sort du bar d'un pas traînant.

Domage pour moi ! A défaut de l'épouser, je nous aurais bien vus roucouler tous les deux, comme des amoureux au coucher du soleil sur la plage. A la réflexion, se marier avec la première venue, c'est faire preuve de peu de sagesse. Je n'ai pas l'intention de ressembler à un clown à la mairie pour la cérémonie. Je vais tout de même tenter de la rattraper, pour lui proposer de jouer à la rapiette avec moi. On va bien s'amuser et rira bien qui rira le dernier ! Cet été à Saint-Jacut est si ennuyeux qu'il faut bien trouver des distractions...

Je file donc à la plage, rejoindre des amis, avec la belle aux abricots sur mes talons. J'ai un copain très jovial qui sera sûrement d'accord pour me prêter son bateau à moteur. Mais je ne suis pas sûr qu'il soit très bien entretenu. Il ne faudrait pas que le moteur explose en pleine mer. J'aurais l'air malin, moi qui ne suis pas très costaud pour ramer jusqu'à la côte.

Tout à coup, j'entends une clochette qui tintinnabule. C'est la sonnerie du téléphone portable de la demoiselle. Son galant l'appelle pour l'inviter à dîner ce soir. Catastrophe : elle n'est pas libre ! Tout mon misérable plan tombe à l'eau. Je n'ai plus qu'à retourner au bar des Marins, afin de noyer mon chagrin dans un remède plus efficace que le jus d'abricot !

Anita

* Incipit tiré de « La délicatesse » de David Foerster

Berthe et Louise

« *Si elle choisit un jus d'abricot, je l'épouse* ».

Greg est assis à la terrasse de la brasserie La Coupole depuis 30 minutes et il a remarqué cette élégante jeune fille blonde vêtue d'un tee-shirt moulant et d'un jean délavé, lunettes de soleil remontées sur sa chevelure dorée, yeux bleus, lèvres pulpeuses peut-être botoxées, poitrine aguichante, escarpins de velours bleu. Elle est entrée et s'est assise à quelques tables de lui. Il a pu apprécier sa démarche balancée faisant tressaillir ses seins à chaque pas. La jolie blonde sort maintenant son téléphone, le compulse quelques instants et tape un SMS avec ses doigts fins parés de multiples bagues. Quelques instants plus tard son téléphone sonne. Elle y répond : « Oui je t'attends ma chérie ». Peu de temps après, une deuxième blonde aussi

aguichante que la première entre dans le café et vient embrasser la première tendrement sur la bouche. Greg n'en revient pas : deux pour le prix d'une ! Il est de plus en plus excité .

« Si la deuxième prend un thé citron, j'en fait ma maîtresse, se dit-il ».

Le serveur arrive pour prendre la commande des deux dames.

– Un thé citron pour moi dit la première.

– Et un jus d'abricot, ajoute la deuxième.

Patatras ! Tout à l'envers. Adieu belles blondes à la poitrine affriolante. Greg est consterné. Il s'est complètement planté. Ce n'est pas ce soir qu'il va s'endormir dans les bras d'une jolie dame. À ce moment-là, le serveur vient vers lui et lui tend un petit message griffonné sur un bout de papier.

« Si vous voulez partager notre table ... Berthe et Louise ».

Bryan

Garçon, s'il vous plaît ?

Si elle prend un jus d'abricot, je l'épouse. Avec la chance que j'ai, elle va en commander un. Quelle étrange idée un jus d'abricot, moi qui n'aime que le jus de tomate. Cette fille est mignonne mais vraiment bizarre.

Je vois le garçon qui approche. L'instant fatidique va arriver. Pourvu que je n'éternue pas. Les émotions fortes me font toujours éternuer.

Je vois ces deux tourtereaux à la table d'à côté en train de roucouler. Cela me perturbe. Ils pourraient s'arrêter au moins trente secondes de se bécoter.

Elle a choisi un jus d'abricot, tonnerre de Brest. Je vais devoir l'épouser. Je me demande si je ne suis pas en train de faire une énorme bêtise. Quel clown je fais avec ces paris stupides que je ne peux pas m'empêcher de m'imposer à moi-même. Si elle savait seulement ce qui se passe dans ma tête en ce moment. Il faut vraiment que j'arrête de sourire bêtement et que je me concentre sur la conversation. Sinon, le jus d'abricot je vais le recevoir en pleine figure et je vais prendre le râteau de ma vie ou une rapiette comme on dit au Québec.

J'ai lu récemment dans un roman qui m'a fait tordre de rire, que les filles aimaient bien les garçons qui les faisaient rigoler. Mais comment faire ? Cela tintinnabule dans ma tête. Mon cerveau va exploser.

Je crois bien que je vais partir en courant pour fuir ce cauchemar et lui laisser régler son jus d'abricot.

Philippe G

S'il choisit un jus d'abricot, je l'épouse.

Je suis trop impulsive!

comment est-ce possible d'épouser un borgne paraplégique?

C'est tout moi ça!

De loin, pourtant, il n'avait pas l'air mal. De dos, debout, chemise cowboy à carreaux et chapeau assorti, j'ai pas fait gaffe quand il s'est assis sur le fauteuil roulant.

Grave erreur!

Le jus d'abricot dégoulinait de sa chemise. Comme il avait la tête penchée pour s'essuyer, j'ai pas vu le bandeau sur l'œil tout de suite.

Double bévée.

Il a roulé vers moi l'air avenant. Derrière lui j'ai vu les flics prêts à m'alpaguer. J'ai pris le fauteuil et je l'ai roulé à toute vitesse dans la chapelle des mariages. A Las Vegas il y en a toujours de libres.

Aussitôt entrés, la porte fermée, je lui ai piqué ses papiers d'identité et les ai tendus à l'officier de police chargé des mariages avec mon passeport français, vite fait on s'est mariés. Mon fiancé n'était pas anglophone : c'était plus facile pour moi. Il a hoché la tête quand je lui ai dit:

- Un otro jugo de albaricoque Bebé ?

L'officier pressé d'en finir n'y a vu que du feu.

Mariée, les flics ne pouvaient plus rien contre moi. Je pouvais sortir de l'état du Nevada et aller refaire ma vie ailleurs. Le paraplégique, je m'en débarrasserai à la première sortie d'autoroute un fois arrivée au Mexique.

Hasta la vista Baby.

Antoinette

Joli teint

Si elle prend un jus d'abricot, je l'épouse.

C'est sans doute pour cette raison qu'elle a un si joli teint ambré. J'ai parié un peu trop vite avec mon ami Antoine que je le ferai. Comment me désister ? Pour me sortir de cet engagement stupide j'ai tout essayé. Éternuer et renverser son verre afin qu'elle se fâche et disparaisse. Mais elle n'a pas bronché. Quelques heures auparavant je l'avais croisée sur la place en ce radieux printemps quand *roucoulent* les colombes et depuis j'ai fait ce stupide de pari. Quel *clown* ! Évidemment je regrette. Mais, si je lui présente une *rapiette* elle va sûrement prendre peur et s'en aller en m'insultant. C'est décidé je la lui montre. A ma grande stupéfaction son rire *joyial* me cloue sur place, elle adore, elle *explose* de joie, cela fait si longtemps qu'elle n'en avait pas vu. Voilà je ne sais plus comment m'en tirer.

Alors je vais l'épouser, après tout elle est vraiment charmante et mon cœur s'est mis a *tintinnabuler*.... C'est bon signe.

Marina

Terminus

Nous étions serrés comme des sardines et cet homme sentait mauvais dans l'ascenseur à Gare du Nord, pour rejoindre le RER B. C'était vendredi en fin d'après-midi et je sortais de l'hôpital Fernand Widal, où j'étais allée visiter les résidents en Gériatrie, comme chaque semaine. Là-bas, dans ce service appelé pudiquement « Soins Longue durée » (en fait, ce serait plutôt fin de vie), les odeurs étaient très prégantes. Elles vous prenaient à la gorge, dès que vous entriez dans une chambre.

Ce n'était donc pas la banale puanteur d'un passager du RER qui allait m'arrêter ! Car j'avais l'immense privilège de pouvoir toujours voyager à ma guise. Ma liberté de mouvement était préservée, même si la foule ne me laissait que peu d'espace pour respirer le temps d'un trajet. Je savais que j'allais bientôt regagner des lieux plus tranquilles, mon petit jardin, ma charmante maison, alors que les résidents hospitalisés, grabataires pour la plupart, ne ressortiraient plus de là, jusqu'à la fin de leur vie. Ils étaient vraiment sur une voie de garage, emprisonnés, si proches de Gare du Nord, mais sans perspective de voyage autre que l'ultime, vers l'au-delà. Beaucoup rêvaient de retrouver leur appartement du quartier plein de vie qu'ils aimaient tant. Ils n'arrivaient même pas à réaliser que leur maison avait été vendue, qu'ils n'avaient plus de « chez eux » familial et que cette triste chambre d'hôpital serait leur dernière demeure. Néanmoins, nos échanges étaient, la plupart du temps, très chaleureux et les mots leur permettaient de s'évader par la pensée, de retrouver des sensations ou des souvenirs oubliés...

À l'issue de cet après-midi de visite si riche en émotions, dans un autre espace-temps, comme j'aurais aimé permettre à quelques résidents de s'échapper momentanément de cet univers quasi carcéral, pour qu'ils puissent dire : « *Nous avons passé ensemble l'angle de la rue... du Faubourg Saint Denis* » !

Anita

Si elle prend un jus d'abricot, je l'épouse

Quel drôle de titre pour une pièce ! Il y avait longtemps que je n'étais pas allée au théâtre de mon quartier et c'était la seule affiche pour le mois à venir...mais de quoi pouvait-il s'agir ? J'en étais là de mes réflexions quand un jeune homme près de moi éternua : « oh, veuillez m'excuser, je pense que c'est mon allergie au pollen des tilleuls de la Grand-Place, en fin de journée ils sont très parfumés. Ils sont aussi très accueillants, un couple de pigeons s'y est d'ailleurs installé et y roucoule tous les soirs.

« Connaissez-vous cette pièce » lui demandai-je ? « Oui, oui, j'y ai joué le rôle du clown jusqu'à ce printemps, mais depuis la floraison des tilleuls, on m'a remplacé. »

« Oh, regardez la jolie rapiette sur le muret, elle profite des derniers rayons du soleil », me dit-il, jovial. « Et si nous en faisons autant, au lieu de nous enfermer dans ce théâtre ? » A peine avait-il terminé sa phrase qu'une explosion de rires se fit entendre derrière nous. Un enterrement de vie de garçon était en cours, les clochettes qu'on avait accrochées aux poignets du futur marié tintinnabulaient pendant que ses camarades lui faisaient chanter un joli refrain « si elle prend 1 jus d'abricot je l'épouse » ...

Bénédicte L

Un jus d'abricot,

Si elle prend un jus d'abricot je l'épouse!

C'était hardi, mais à 20 ans on a peur de rien

Ainsi les trois amis se présentèrent au manoir munis du précieux sésame leur autorisant l'entrée à cette soirée d'anniversaire.

Mais lorsqu'il fallut saluer le marquis, Lucien fut pris d'une crise d'éternuements. Derrière lui, il entendit son ami Ferdinand roucouler bêtement.

La soirée s'annonçait difficile.

Et voilà qu'au fond du vestibule se profilait la silhouette d'un clown qui se pressait à saluer tous les convives.

Il ne manquait plus que la rapiette pour que tous les ingrédients d'une mauvaise soirée fussent réunis.

Mais le marquis, restait jovial comme à son habitude.

C'est ce moment-là que choisit Firmin pour exploser de rire : elle venait de commander un jus d'abricot

La porte continuait à tintinnabuler avec l'arrivée de nouveaux convives

Chantal D

Cochon numéro 5

Nous étions serrés comme des sardines et cet homme était un cochon. Pourtant il avait choisi un parfum distingué pour sortir de sa soue. Sur son groin il avait vaporisé un parfum d'un subtil alliage : pointe de santal, de citronnelle, délayées dans un jus de muguet. Sur lui hélas, la potion magique virait à l'aigre. Il s'en aperçut en voyant derrière lui, une jeune biche pincer son mufler. Ha, comme il regrettait cet excès de coquetterie ce matin dans sa chambre. Une folie cet achat de parfum troublant, mais une ânerie d'avoir cru la vendeuse lui déclarant que cette fragrance était faite pour lui. Foutaise !

Enfin ce qui était fait était fait, il sentait le suint mâtiné santal citronnelle et la biche délicate qui se collait à lui n'avait qu'à descendre à la prochaine station si elle ne supportait pas son odeur. Maintenant il s'en fichait. Il redressa alors son groin, aplatit ses petites oreilles velues

et cligna des yeux à la belle. Il schlinguait certes, mais en regardant son reflet dans la vitre du compartiment il se sentit beau merdeux rose pâle.

Quand il descendit à la station Opéra la jeune biche le suivit de près. Il s'étonna. Ralenti le pas. Se retourna. Elle lui sourit, papillonna de ses grands cils en émettant un doux ronronnement. Sa queue tirebouchonna et il repensa à la parfumeuse qui lui avait dit que cette odeur acidulée le rendrait irrésistible.

Véronique C

Nous étions serrés comme des sardines...

Dieu merci, le trajet dans le RER A allait bientôt prendre fin. En cette heure très matinale, le wagon était composé essentiellement de travailleurs. Il y avait beaucoup de monde et j'avais eu mal à grimper avec ma valise un peu encombrante et tachait ensuite de me faire petite dans le coin où je m'étais finalement glissée. Au même moment une odeur âcre me prit à la gorge et je me mis à suffoquer. Dans la situation présente, il était inenvisageable de bouger et je supportai l'odeur qui m'incommoda encore quelques stations. C'est alors que je réalisai la chance que j'avais de me rendre gare Montparnasse où je prendrai le train pour la Bretagne. Je pourrai enfin respirer les embruns et l'air du large loin des odeurs nauséabondes de la capitale et du RER. J'arrivai enfin et descendis du train dans l'intention de prendre la sortie la plus proche. Arrivée à l'air libre, je constatai qu'il me restait dix minutes de marche pour rejoindre la gare en longeant le boulevard.

Quelle ne fut pas ma surprise en quittant le trottoir pour traverser...

L'homme dont l'odeur m'avait incommodée s'apprêtait à prendre la même direction... Nous avons passé ensemble l'angle de la rue...

Françoise S

Serrés

Nous étions serrés comme des sardines et cet homme sentait mauvais. J'avais bien essayé de baisser la tête, de me courber en faisant semblant de me pencher sur mon iPhone. Je ne pouvais me dégager de son haleine putride et avinée qui, à intervalle régulier, faisait courir sur mon visage un souffle tiède et fétide.

Au bout de quelques instants, n'en pouvant plus, je levais la tête et, me penchant un peu en arrière et sur le côté, je me mis à regarder attentivement le plafond, espérant ainsi placer mon visage en dehors du champ de sa respiration. Dans ce mouvement, je croisais furtivement son regard et constatais que cet homme me dévisageait d'un air mauvais. À côté de moi, les gens compressés s'échangeaient des regards réprobateurs. Il était clair que l'atmosphère lourde

créée par la compression des corps était chargée de miasmes nauséabonds inhabituels. Mais qui en était à l'origine ? Moi seul le savait de façon sûre. Mais les regards inquisiteurs qui se fixaient maintenant sur moi m'indiquaient que j'étais mis en cause. Ces soupçons appuyés me mirent mal à l'aise, transformant mon dégoût en nausée et ma nausée en hoquet. Lorsque le métro s'arrêta à la station suivante, j'eus un haut-le-cœur irrésistible, et je vomis sur l'homme qui me faisait face. Il me cria "cochon !" et se mit à me poursuivre. Je grimpai quatre à quatre les escaliers du métro, pris en courant le premier boulevard qui se présentait, mais l'homme se rapprochait, je sentais son haleine sur mon cou... Nous tournâmes ensemble le coin de la rue...

Michel D

Procrastination

Pourquoi remettre à plus tard ce que l'on peut faire le jour même, vaste question que des intellectuels, philosophes ou autres savants machin-choses (expression tugdualienne) résumant en deux mots : pourquoi procrastiner ?

Je vous le demande : pourquoi attendre demain pour papillonner avec Léopoldine alors qu'elle semble prête à tomber dans vos bras aujourd'hui ? Ce serait une erreur grossière. Qui sait si demain elle sera toujours consentante ? Alors ! Certainement parce que certains aigredoux affirment que plus c'est long, plus c'est bon et qu'en conséquence il faut faire durer le plaisir le plus longtemps possible.

Mais autre cas d'école primaire (le cas, pas l'école). Il vous faut nettoyer les toilettes. Horribilis corvéum ! Vous la remettez à demain, vous repoussez tout simplement la corvée parce qu'elle n'a rien d'agréable, pour ne pas dire qu'elle est chiante.

La problématique du concept de procrastination est donc dichotomique. Procrastiner, est-ce repousser une action par plaisir ou repousser une action déplaisante ? Messieurs les savants machin-choses, il eût été plaisant que vous inventassiez deux verbes différents selon que l'action est reportée à demain par plaisir ou par déplaisir.

Cela n'ayant pas été fait, il faut se rendre à l'évidence : l'Académie Française dont c'est le rôle de s'emparer du problème (je ne me permettrais pas de dire qu'ils sont payés à rien faire, on ne sait jamais si un jour ces intellectuels machin-choses voulaient me coopter parmi eux) mettra au bas mot deux ou trois décennies pour régler ce problème linguistique.

En attendant, dans les deux exemples cités ci-dessus, force est de constater un point commun entre eux : la remise à demain de l'action envisagée nécessitera vos deux mains pour l'accomplir efficacement (la censure morale ne me permettant pas de vous l'expliquer par un dessin explicite ou avec des mots licencieux).

Bryan

La conscience professionnelle

Le jour où Sasha a disparu dans la machine à laver le commissaire Eliane Mirail se gratta la tête. L'affaire était exceptionnelle. La résoudre serait son heure de gloire. Ce Sasha tueur de chauves finissent en charpies ne la peinait pas, ce qui était important c'était de découvrir qui l'avait convaincu de se faire enfermer dans une machine à laver ? Sasha n'était, certes pas une lumière, mais de là à ne pas savoir qu'à 1000 tours minutes, le manège était mortel... Donc Eliane Mirail était persuadée qu'il s'était enfui à un moment ou un autre. Quelques mois plus tard elle en eut la confirmation. Le FBI lui avait envoyé des photos de Sasha en chaise roulante sur la plage de Miami.

Huit ans plus tard, Eliane Mirail devenue par professionnalisme, une contorsionniste hors pair, cherchait toujours comment s'échapper d'un tambour tournant à 1000 tours minute.

Véronique C

De moins en moins

J'ai commencé tôt à faire de moins en moins ce qui m'aurait plu, et puis à plus le faire du tout.* J'étais l'aînée de cinq, il fallait montrer l'exemple et être raisonnable. Peut-être aussi que c'était une façon de recevoir l'amour de ses parents, que de se comporter comme une grande, faire des études sérieuses, aller à l'Université, prendre le chemin que l'on me traçait. Mais au fond de moi, je ressentais un réel désarroi, je dirai que j'enviais même ma petite sœur qui avait pu choisir seule ses études, dire non à l'hébergement collectif imposé en Cité U, affirmer à 18 ans qu'elle voulait vivre en colocation avec son petit ami.

Et puis, un jour, passés les 35 ans, je décidais que la quarantaine m'appartiendrait. Et je changeais du tout au tout, non je ne devierais pas la blonde frisée, l'aguicheuse de service au café Charbon de la rue Oberkampf. Quoique j'ai eu une période permanente, j'avais envie de boucles et de volume, moi qui avais toujours eu les cheveux plutôt raides et aplatis sur le crâne. Mais c'était une manifestation bénigne de la CMV : crise du milieu de vie, comme on l'appelle.

Le changement fut plus radical, le métier : je passais d'une grande institution financière à une galerie d'art, puis à une petite société d'ingénierie culturelle où là je m'éclatais réellement. Monter des projets, aller enquêter en région : Avignon, l'Alsace, remettre des rapports avec plein d'idées et des pistes de développement.

J'étais heureuse, je me sentais libre, la famille était déroutée, peu importe, mon élan vital m'emportait, rien d'autre ne pouvait me freiner.

Évidemment la vie n'est pas un conte de fées, la suite s'avéra plus compliquée : Enfants en bas âge à gérer, mari non compréhensif et qui se mit à être volage, et après 2 ans de cette folle aventure culturelle, patatras, dépôt de bilan, l'affaire n'était plus viable. Les clients insuffisants pour un budget à tenir, un CA à développer, des banques à rassurer. L'aventure

culturelle pris fin. Je me retrouvais sans boulot, sans mari et bientôt sans maison, avec 2 enfants en bas âge.

Mais l'élan vital était là, si je devais mettre entre parenthèses toute aventure risquée, je ne me condamnerais pas à redevenir la jeune femme sage, un modèle du genre.

Cette nouvelle attitude déterminée m'aida plus tard à redémarrer autrement dans d'autres lieux, auprès d'univers qui ne m'étaient pas familiers mais pour lesquels je sentais que je pourrais m'y trouver bien : un espace mental approprié à ma personnalité.

Bénédicte F

*Incipit : « J'ai commencé tôt à faire de moins en moins ce qui m'aurait plu, et puis à plus le faire du tout... » Marguerite DURAS, Des journées dans les arbres

Triple suicide à Saint-Jacut-de-la-Mer

Madame F., Monsieur Voisin, Monsieur Septeuil se sont pendus. Neurasthénie, cancer, chômage ... L'inspecteur Grosnais surnommé "Aupif" par ses collègues semble bien intrigué. Il observe la scène du drame. Les trois corps pendent en dessous des trois fermes dans le grenier de cette longère de Saint-Jacut-de-la-Mer isolée tout au bout de la presqu'île. Le spectacle n'est pas très ragoûtant : trois langues pendantes et des yeux exorbités. Évidemment les premiers voisins sont à plus de 100 m. L'enquête de voisinage ne va pas rapporter gros. Les corps ne sont plus de première fraîcheur, la femme de ménage qui les a découverts vient tous les mercredis et on est samedi : vous pouvez compter ...

D'après l'interrogatoire de cette visiteuse du mercredi, tout allait bien. Comme d'habitude madame F, 89 ans, était devant la télé. Elle ne loupe jamais son feuilleton préféré : Dallas. Mr Voisin, 91 ans, est sorti pour sa promenade quotidienne et Mr Septeuil, 93 ans, après avoir épluché le journal est allé bricoler dans l'atelier. Rien d'autre à signaler. Les trois chaises renversées sous les corps ont été prises dans le séjour où il n'en reste plus que trois. Évidemment un relevé d'empreintes a été fait mais comme il n'y a pas de trace d'effraction, des empreintes prises un peu au hasard ne donneront rien. Seule l'origine des cordes pourrait apporter un début de réponse. Les trois cordes ont été coupées dans un unique et même cordage ancien provenant d'un bateau. Pas facile de recenser les cordages volés dans la région vu le nombre de bateaux amarrés dans la presqu'île. Et puis le cordage était peut-être déjà dans le grenier. Aucune trace de coups sur les corps. La maison est impeccablement rangée. Aucune armoire fouillée. Un suicide collectif ? Un des trois pendus, le gourou, aurait emmené les deux autres dans l'autre monde ? Ils auraient alors synchronisé la chute des trois chaises par une corde les reliant. Mais là, pas de corde reliant les trois chaises. Il aurait bien pu avoir le courage de faire basculer les deux premières chaises avant de se pendre lui-même. C'est ça ! C'est sûr : triple suicide collectif au manoir de la Baie à Saint-Jacut-de-la-Mer. L'inspecteur Grosnais en est persuadé et il termine son enquête par cette conclusion dont il est très fier.

Une semaine plus tard des proches parents de Madame F., Monsieur Voisin et Monsieur Septeuil se présentent au bureau de l'inspecteur Grosnais. Ils apportent les relevés de banques des trois personnes suicidées. Les comptes ont tous été mis à sec il y a peu. L'inspecteur Grosnais dit "Aupif " n'as pas eu le nez fin sur cette enquête.

Bryan



Et si on ne faisait rien demain ?

Oh oui, si on laissait une page blanche dans l'agenda de nos vies ?

On dirait non à toutes nos vieilles et minuscules habitudes et on pourrait dire oui à tout le reste.

Dire oui au soleil qui se lève, à la rosée du matin, au chant de l'alouette et au vol des martinets.
Encore oui au vent, à la vague montante et à la pleine mer, au nageur libre et à ce voilier qui s'éloigne.

Enfin, oui à une douceur de fin du jour, au parfum des tilleuls, et oui, mille fois oui à la vie et à « la mer, la mer toujours recommencée ».

Anita

Eloge du rien

Autant ne rien dire
Baragouiner dans le vide
C'est quand même un peu fort de café
De s'émouvoir sur le rien
En somme aimer ce qui n'est pas
Faire abstinence
Gérer le manque
Humer l'absence d'odeurs et aimer ça
Insulter le néant
Jurer d'accord mais sur quoi
Karaoker mais sans musique ni parole
La limite de l'exercice est vite atteinte
Mais bon on continue
Ne pas se décourager
Optimiste mais sans but et sans projet
Putain !
Qu'est-ce que c'est dur
Remettre le métier sur l'ouvrage
Si on veut bien y réfléchir
Tout ça n'a absolument aucun sens
Utiliser nos précieux neurones à
Volatiliser nos pensées
Wagons inconscients du train de notre esprit
Xylophone silencieux
Yeux fermés rien ne bouge
Zut alors ! Zéro pointé

Serge

Rien à faire

Ne rien faire, c'est déjà faire quelque chose... Défaire, tenter de faire abstraction de tout ce qui nous encombre, nous envahit, telles des mauvaises herbes qui poussent de manière incontrôlée, désordonnée... Cela demande de l'énergie pour arriver à préserver un emploi du temps vierge, libre de toute contrainte, de toute obligation sociale, familiale, professionnelle, associative... C'est d'ailleurs très mal vu en général. On a vite fait de nous culpabiliser : « Tiens, toi là, puisque tu ne fais rien, rends toi utile, viens donc m'aider ! »

Il faut donc lutter pour défendre sa dignité, faire respecter son droit de « ne rien faire », de rester ouvert à tous les possibles. Il convient de se cacher, de partir au loin, pour pouvoir divaguer et buller de manière discrète, très intime et personnelle, débrancher son téléphone bien sûr et couper tout autre moyen de communication avec le monde des « à faire ».

Malgré tout, on ne peut se passer de respirer. C'est la seule activité essentielle, vitale : se laisser traverser par le souffle...

Tenter d'arrêter le cours des pensées est une tâche plus ardue, car inévitablement elle reviendront à notre insu, pour nous distraire, nous entraîner vers le futur, où nous serons à nouveau dans l'obligation de faire quelque chose pour exister aux yeux des autres.

Ne rien faire, ce serait dans l'idéal juste « être là », présent au monde qui nous entoure, les sens en éveil, savourer l'instant comme si le temps était suspendu...

Mais, ça peut aussi être angoissant de ne rien faire. Vais-je m'ennuyer ? N'aurais-je pas l'impression d'une interminable attente, alors que tout et tous s'agitent autour de moi ?

Décidément, ce n'est vraiment pas si simple et ça demande un sacré entraînement pour ne rien faire de manière positive, sans risquer de tomber sous le coup du jugement impitoyable : « Il n'a rien fait de sa vie »... Il a vécu et c'est déjà beaucoup !

Anita

Rien de rien

Et si je ne faisais rien, mais vraiment rien. Rien, c'est très peu et pourtant c'est déjà quelque chose. Alors, j'hésite à ne rien faire. Tout ça ne rime vraiment à rien.

Philippe G

Eloge du rien

Avatar de l'absence

Bizarre infini

Chrysalide stérile

Déshérence hasardeuse

Esprit lointain
Folle folie
Grandes interrogations
Horloge aveugle
Évanescence lumière
Jeunesse fuyante
Kamikaze départ
Lambeaux rythmés
Mélancolie cadencée
Nouvelle envolée
Organique impression
Pas chassés
Quantique mesure
Retour sur soi
Sans loi ni foi
Train serpentin
Unique voyage
Villages enchanteurs
Wagons fleuris
X sera mon nom
Y sera mon corps
Z sera mon ombre.

Véronique C

Et si je ne faisais rien.

Je n'ai donc rien fait.
Je me suis dirigée vers une chaise la première rencontrée, sans la déplacer.
Je me suis assise au soleil face à la statue de saint Jacut, sans le regarder.
Au loin, j'ai deviné la mer sans la chercher des yeux.
J'ai perçu le chant des oiseaux sans les écouter.
J'ai eu envie de lire mais je n'ai pas lu.
J'ai eu envie de boire mais je n'ai pas bu.
J'ai attendu que l'on vienne me voir, mais personne n'est venu.
Apparemment les autres aussi n'ont rien fait.
Dure journée.

Marina

Qu'il est doux de ne rien faire

Mon dos se réchauffe aux rayons bienfaisants du soleil de cet après-midi du mois de juin, et ma pensée s'attarde et flâne sans but autre que ressentir la vie qui bourdonne autour de moi. Mon regard se laisse attirer vers les centaines de pâquerettes qui embellissent la pelouse tandis que les oiseaux chantent leur joie de toutes leurs forces dans les arbres de l'abbaye. Mon stylo glisse tout seul sur le papier qui l'invite à laisser, inscrite, son empreinte sans trop réfléchir, juste sentir le tout, le rien, la vacuité de tout... Tout n'est que vacuité, tout n'est que vanité !

Tant qu'à ne rien faire
Flânons le nez en l'air
Haut c'est beau !

Françoise S

Et si je ne faisais rien ?

Le sujet de philosophie du Bac 1969 était, "Qu'est-ce que le courage ?". Un candidat avait osé écrire, en grand, au travers de sa copie : "le courage, c'est ça !"

Et, sans rien ajouter d'autre, il avait rendu sa copie et attendu la fin de l'épreuve, endormi sur sa table. Les correcteurs s'étaient divisés sur la note à donner, certains donnant 20, les autres 0. Moi aujourd'hui, en pâle imitateur de ce courageux (mais paresseux) candidat, je réponds à la question "et si je ne faisais rien ?" en me croisant les bras. Une belle illustration ne vaut-elle pas mieux que toutes les explications ? A vous de juger !

Michel D



Inventez une nouvelle taxe pour renflouer les caisses de la Sécurité Sociale.

Une taxe de cinq euros sur les parapluies noirs.

Il est prouvé que le noir, par jour de pluie, donne un coup au moral et pourrait avoir un impact sur les dépressions et les arrêts de travail!

Antoinette

TVMG : taxe pour les vélos mal garés

Car les vélos mal garés, il y en a plein les trottoirs, sous prétexte qu'ils sont la cible des voleurs, les cyclistes les attachent n'importe où, aux grilles des portes d'entrée ou aux grilles des portes de sortie, aux plots dans la rue, aux chaises de café.

Les cyclistes s'étant répandus comme une nuée de poudre, on peut bien les taxer, cela rapportera davantage que les PV pour les voitures en stationnement interdit. Les voitures, elles, deviennent de plus en plus rares en centre-ville.

La **TVMG** sera perçue automatiquement, les caméras dans les rues, augmentée par l'IA, l'intelligence artificielle, identifieront rapidement les cyclistes contrevenants.

Bénédicte F

Nouvelles taxes routières

A partir du 29 février 2024, et pour une période minimale de 4 ans, 2 nouvelles taxes sont mises en service.

Article 1 – Tous les monocycles, bicycles, trottinettes, planches à roulettes et skateboards, qu'ils soient à traction humaine, électrique ou thermique, devront être immatriculés. La plaque d'immatriculation devra être fixée sur l'engin, à défaut dans le dos du circulant.

Article 2 – Tous les circulants sur un des moyens de locomotion énumérés dans l'article 1 devra porter un casque homologué par le Département de la Sécurité Routière et pouvoir le justifier aux forces de l'Ordre en demandant auprès du Département de la Sécurité Routière un certificat d'homologation qu'il obtiendra moyennant le paiement d'une taxe de 15 euros et la présentation de la facture d'achat du casque.

Bryan

En 1905 une taxe a été créée pour les hommes qui portaient pour tenir leurs pantalons à la fois bretelles et ceintures, car ils n'étaient pas sûrs d'eux, ils ne savaient pas sur quel pied danser.

Tugdual

Taxe sur les bâillements

Au pays de la Léthargie, le roi Morphée, connu pour son amour du rendement et son appât du gain, trouva que ses sujets faisaient vraiment trop de zèle et il souhaita réduire la durée de leur sommeil. Ayant remarqué qu'un nombre précis de bâillements précède l'endormissement, l'idée d'une taxe sur ces bâillements lui parut un bon moyen d'y parvenir. Il établit donc un barème, fit afficher la nouvelle taxe dans tout le royaume et s'imagina que tout rentrerait dans l'ordre illico presto, l'idée de la taxe étant suffisamment dissuasive à ses yeux. Dans son empressement et son avarice, il n'avait par contre pas prévu le budget pour les contrôleurs... !

Bénédicte L

L'eau du bain très salée

Toute personne qui effectuera, par année civile, plus de vingt baignades dans l'océan Atlantique devra l'indiquer dans sa déclaration annuelle sur les revenus. Le montant de la taxe associée sera de 125 euros pour 2024. Par baignade, l'administration fiscale précise qu'il faut mouiller le corps jusqu'aux épaules, mais que l'immersion de la tête n'est pas requise et est exonérée d'impôts. Les enfants de dix à dix-huit ans paieront une demi taxe et ceux de moins de dix ans en seront dispensés.

Il est convenu que le montant de l'impôt sera réévalué chaque année, en fonction de la température moyenne de l'eau, mesurée à saint Jacut de la mer, comme de référence pour la France, retenue par le ministère des finances.

Philippe G

.....

Limericks

Il était une mouette rieuse, moqueuse virevoltant dans le ciel de Saint Jacut,
Qui de là-haut avait une extraordinaire belle vue ;
Plongeant effrontément sur les touristes pique-niquant
Elle leur volait insolemment leur sandwich au jambon blanc
Et repartait en riant aux éclats et en revire-voltant dans le ciel de Saint Jacut.

Il était une nageuse parisienne venue à Saint Jacut de la mer,
Qui était accroc à la baignade, été comme hiver ;
Elle attendait patiemment que la marée monte tout près de la côte
Pour y plonger comme une sirène dès qu'elle était haute
Elle en ressortait ragillardie et heureuse d'être venue à Saint Jacut de la mer

Marina

.....

Haïkus et Limericks

Sur les flots glacés
Au soleil s'épanouissent
Nombrils de Vénus.

Au vent de Bretagne
En croisière sur le Nil
Aïe, coup de soleil !
(Haïkus de soleil !)

Michel D

Le bain du matin
Le qi gong sur la terrasse
Le corps qui respire

Philippe G

Rayon du matin
Mon pas reste suspendu
Tout droit et mon chemin

Rouge est la prairie
les coquelicots flamboient
le feu monte au ciel

Serge

Ils étaient quatre pèlerins à saint Jacut de la Mer,
Qui prenaient un bain en plein hiver.
En réalité, ce n'était pas l'hiver, mais le début de l'été,
Mais ils étaient littéralement frigorifiés.
Les quatre pèlerins transis à saint Jacut de la Mer

Philippe G

Il était une mouette rieuse, moqueuse virevoltant dans le ciel de Saint Jacut,
Qui de là-haut avait une extraordinaire belle vue ;
Plongeant effrontément sur les touristes pique-niquant
Elle leur volait insolemment leur sandwich au jambon blanc
Et repartait en riant aux éclats et en revire-voltant dans le ciel de Saint Jacut.

Il était une nageuse parisienne venue à Saint Jacut de la mer,
Qui était accroc à la baignade, été comme hiver ;
Elle attendait patiemment que la marée monte tout près de la côte

Pour y plonger comme une sirène dès qu'elle était haute
Elle en ressortait ragaillardie et heureuse d'être venue à Saint Jacut de la mer

Marina

Il était un nain à Saint-Jacut,
Dans son hamac, loin du tohu-bohu.
Il se reposait bien tranquille.
C'est le charme de la presqu'île,
Quand on vit à Saint-Jacut.

Anita

.....

Un personnage de la première croisière sur le Nil : Derek

Il s'appelait Derek Morris et il pouvait avoir 30 ans lorsque je le rencontrais lors d'une croisière sur le Nil au début des années 80. Il était britannique, mais il ne fallait pas le prendre pour un Anglais, car il était écossais, né à Aberdeen, et il tenait à cette distinction. Son dédain à l'égard des Anglais n'avait d'égal que sa franche sympathie pour les Français. D'ailleurs, il se piquait de parler la "langue de Molière", même s'il faut bien avouer que son répertoire lexical ne dépassait pas celui de la gastronomie. Son apparence physique trahissait bien cette double appartenance, celtique et gauloise. Une calvitie naissante l'incitait à porter ses cheveux blonds assez longs, ce qui leur donnait un aspect filasse et peu soigné qui était loin de contribuer à l'allure juvénile qu'il voulait se donner. Très blanc de peau, le soleil d'Égypte avait donné à son visage une couleur rouge brique qui faisait peine à voir.

Avec ça, des yeux d'un bleu profond, malheureusement rendus globuleux par des lunettes épaisses cherchant à corriger une hypermétropie prononcée. Mais ce qui était son signe distinctif, sa marque de fabrique, l'objet de sa fierté francophile, c'était sa moustache "à la gauloise". Fournie, d'un blond grisâtre, elle descendait bas sur les côtés, comme des crocs, et elle faisait de lui comme un hybride entre un chanteur des Village People - dont la musique nous assaillait parfois sur le pont de notre bateau - et Obélix. De ce dernier, il avait également en commun une propension à aimer la bonne chère, ce que confirmait un embonpoint naissant. Ajouté à cela, des jambes un peu courtes et des pieds un peu plats qui donnaient l'impression qu'il se traînait en pantoufles quand il marchait. Vous aurez compris que notre Derek n'avait pas l'allure sportive. D'ailleurs, le sport, il détestait... Sur notre croisière assez guindée, son habillement non plus ne passait pas inaperçu. Avec sa chemise en nylon à grosses rayures, retroussée aux manches et son pantalon beige en tergal, il donnait l'image d'un employé de bureau de la City de Londres, de sortie dans les pubs un vendredi soir. D'ailleurs,

je ne pensais pas si bien dire... Lorsque nous fîmes connaissance au bar du Happy Crocodile, il me raconta qu'il était en mission d'inspection dans une banque égyptienne et qu'il avait été mandaté par la Bank of England pour tirer au clair une fraude massive sur les cours de la livre égyptienne. Il s'était inscrit sur cette croisière sur le Nil afin d'évacuer, disait-il, les tensions que son travail d'investigation ne manquait pas de générer, et aussi pour s'éloigner quelques jours de l'atmosphère poussiéreuse et irrespirable du Caire. Je n'étais pas dupe de ces explications... Derek, en authentique écossais qu'il était, était fin connaisseur, en même temps qu'avidé consommateur, de whisky... Après quelques verres, sa langue s'était déliée et j'avais acquis la certitude qu'il était l'agent de la CIA que le Bureau des Opérations Spéciales pour le Moyen-Orient (BOSMO) à Moscou m'avait chargé d'éliminer. En sortant du bar du Happy Crocodile, Derek et moi étions les meilleurs amis du monde et nous étions allés nous appuyer, épaule contre épaule, au bastingage pour observer, en silence, les eaux noires du Nil. Un "Aaah" de surprise et de détresse, suivi d'un grand plouf, retentit soudain sous le ciel étoilé. Après quelques remous, le calme revint sur les eaux empourprées du Nil. Jamais, me disais-je en regagnant ma cabine sur la pointe des pieds, le bar du Happy Crocodile n'aura mieux mérité son nom.

Michel D

Un personnage de la seconde croisière sur le Nil : ISIS

C'est sa mère, au retour d'un voyage en Égypte, envoûtée par l'histoire des dieux, qui avait choisi ce prénom pour sa première fille ISIS .

En grandissant, Isis est devenue très belle, mais ne supporte pas qu'on le lui dise, elle est simplement une étudiante lambda en troisième année d'archéologie spécialiste de l'Égypte, hasard ou coïncidence.

C'est une magnifique jeune femme, un corps parfait à la façon dont les antiques artistes égyptiens le dessinaient sur leurs murs. Longiligne, plein de grâce, de souplesse. La couleur de ses yeux et de ses cheveux se font un duel de beauté, d'un noir lumineux absorbant étincelles de vie et de lumière, son profond et sombre regard trouble plus qu'il ne fascine. Ses longues mèches de cheveux souples laissées en liberté, enrobent sa nuque et descendent dans son dos l'habillant d'un manteau de fourrure soyeuse. Un teint halé, des lèvres sensuelles elle a tout d'une déesse, mais rebelle, rarement en accord avec ses proches, peu d'amis, exigeante, solitaire, indépendante.

Depuis son arrivée Isis est sans cesse observée, un sentiment de crainte ou de timidité freine les gens à la regarder dans les yeux. Elle a toujours produit cet effet, mais ici en Égypte s'est plus évident. Elle sait qu'elle n'a rien à se reprocher sur sa tenue vestimentaire des plus banales, un jean, un tee-shirt flottant, un blouson qui date et un sac en tissu recyclé qu'elle tient à l'épaule, c'est comme ça qu'elle se sent le mieux.

Elle s'est donné passionnément à l'étude de l'Égypte, elle rêvait de visiter Philae et à présent la voilà debout sur le pont d'un bateau, « le caïman du Nil » qui la conduit vers sa destination finale, le temple dédié à la déesse du même nom qu'elle. Elle connaît son histoire par cœur, il a été déplacé entre 1974 et 1976 avant la construction du barrage d'Assouan qui a englouti plusieurs vestiges le long du Nil. Philae a été sauvé des eaux. Son île a juste perdu sa forme d'oiseau, mais c'est un des mieux conservés des antiques ruines de ce pays, ultime lieu de culte de la déesse.

Tard ce soir elle descendra du bateau, seule et s'engagera dans les dédales du temple, franchira le portique aux chapiteaux papyrifformes, traversera l'esplanade, continuera sa progression vers le cœur même du temple. Là où les vestiges de l'île et son décor naturel reste le plus fascinant, baigné par les douces lumières dorées du soleil couchant, s'infiltrant entre des colonnes aux peintures colorées, l'atmosphère est difficile à décrire, mais une visite nocturne lui fera passer assurément une soirée divine.

Le mythe d'Isis et d'Osiris ressurgira et s'emparera d'elle, il ne sera pas simplement raconté par son professeur mais elle vivra en direct les moments dramatiques de leur amour quand ils régnaient ensemble et que de plus en plus jaloux de son frère, le dieu Seth invite un jour les deux amoureux à essayer un magnifique sarcophage qu'il a fait fabriqué. Lorsque Osiris s'y allonge, Seth referme précipitamment le cercueil et le jette dans le Nil.

Isis est venue respirer leur histoire ...

Marina

#####

Dans la série : « **LES ENQUETES DE L'INSPECTEUR ABDALLAH KEUF** »

Osiris a disparu

12 Mai 2024, des touristes français arrivés en avion, ou train depuis le Caire , encore un peu embrumés par le voyage sont montés à bord du caïman of the Nil, un bateau de croisière un peu vieillot mais qui circule régulièrement sur le Nil.

Ils ne se connaissent pas, le capitaine Freeze, une fois les amarres larguées les salue sur le pont, à 17h, un pot de bienvenue est organisé.

Le capitaine Freeze est un homme de grande taille, mince, la cinquantaine plutôt taciturne.

Il a beaucoup voyagé sur des cargos de marchandises sur toutes les mers du globe.

A Roskilde, presque par hasard il a rencontré Shéhérazade, brune égyptienne qui comme lui visitait le musée viking. Ils se sont revus. Fatigué de voyages, de tangage, d'odeur de machines, de bruits de vagues, du trop de silence aussi parfois, il a décidé un jour de trop, de rejoindre son amour au Caire. Et depuis il navigue sur le Nil, sans hâte, paisible, savoir la mer au loin au-delà des dunes lui suffit. Il fume le cigare, un seul par jour, souvent le soir quand il note sur son carnet de bord les incidents à bord qu'il traque, les problèmes techniques, rares, et bien sûr les heures et lieux de départ et d'arrivée, les escales, la situation météorologique, le ravitaillement à prévoir, tout cela mêlé à des souvenirs personnels... impressions et pensées hautement subjectives.

Carnet de bord du capitaine :

*Dimanche 12 mai 10h05 ; embarquement de 10 touristes.
18 degrés. 32degrés Celsius prévus vers 16H.*

Liste des passagers :

Cabine 1 terrasse: Laetitia 18 ans

Cabine 2 : Léopoldine, 40 ans

Cabine 3 près des machines: Caliméra, 38 ans

Cabine 4 : Lionel, 55 ans

Cabine 5 : John, 50 ans

Cabine 6 suite: Maurice, 50 ans

Cabine 7 : Emile, 60 ans

Cabine 8 double: Gérard, 50 ans

Cabine 9 jacuzzi: Jack, dit « Nez retroussé »

Cabine 10 jacuzzi: Pierrot

« Bonjour à tous, bienvenue sur le caïman of the Nil. Je suis votre chef de bord, Capitaine Freeze. Les membres de l'équipage et moi-même avons à cœur votre confort, votre sécurité. Votre séjour sera je l'espère, inoubliable !

J'espère que vous êtes bien installés.

Embarqués à Louxor, nous voici déjà au milieu du Nil, à mille miles de toute terre habitée dirait Antoine de Saint Exupéry... Pas vraiment, regardez ces toits, ces palmiers, le désert n'est pas loin, à la sortie des villages que l'on devine sur les berges. Nous croiserons quelques felouques, nous ferons évidemment des escales, Sil Sila, kom ombo, le temple de Philae... le programme sera fait en fonction du temps et des écluses.

Restaurant, bar, petits salons, chaises longues et piscine vous attendent. Flânez, prenez votre temps, le voyage sera doux. Profitez de cet espace-temps pour rêver, vous amuser. Aujourd'hui grand soleil, mais on annonce un grain, un coup de vent, restez vigilants. »

Les passagers trinquent, se rapprochent, échangent leur prénom, leurs premières impressions. 10 passagers, autant de personnel d'équipage, les jours s'annoncent agréables. Après la présentation du bateau et les recommandations du capitaine, quelques passagers se donnent rendez-vous au bord de la piscine pour se rafraichir et faire connaissance. Le soleil brille encore. Ils s'installent sur des transats en attendant les retardataires.

Caliméra bougonne à propos de sa cabine un peu trop près de la machinerie (vu le prix qu'elle a payé, elle pensait avoir une cabine bien mieux située.) Mais c'est décidé : elle va nouer des amitiés, ce voyage c'est son rêve.

Quelques manœuvres de rapprochement plus intime se profilent entre Caliméra et le jacuzzi de Pierrot. Le beau John vise la belle chambre avec terrasse de Laetitia. Lionel et Léopoldine tardent à venir. D'ailleurs, où sont-ils ?

Soudain un terrible orage éclate, les dispersant immédiatement.

Ils se retrouvent comme par hasard devant la cabine de Léopoldine. On entend rire à l'intérieur. Alors, pour l'air assuré, Pierrot ose frapper à la porte de Léopoldine. Ils la trouvent avec Lionel, une coupe de champagne à la main, devant un réfrigérateur rempli de bouteilles... Tout à coup, grand silence, les moteurs du bateau se sont tus. Chacun tend l'oreille... Que se passe-t-il ? Dans les coursives, vers la salle des commandes, ils croisent des marins courant de tout côtés. L'ordre est donné à tous de rejoindre sa cabine dans les pénombres des veilleuses de secours.

Carnet de bord :

Dimanche 12 mai 23h

17h : pot d'arrivée

Tout le monde est installé. Quelques mécontents trouvent la cabine trop petite ou bruyante comme d'habitude.

A noter : 2 passagers ont gagné ce séjour lors d'un tirage au sort, organisé par un supermarché et une passagère s'est vu offrir ce voyage en premier prix d'un concours de nouvelles littéraires: l'agence a tenu à ce qu'ils aient les meilleures cabines ce qui doit agacer ceux qui payent et sont moins bien logés

A noter bis : Dans l'après midi, avant l'embarquement des passagers, le chauffeur d'un ambassadeur inconnu a fait livrer des caisses de champagne dans la cabine 2, maintenant occupée par Léopoldine. Une carte épinglée, à la vue : « For you, my dear Léopoldine, see you soon » et un bouquet de fleur...

A noter ter : Un dénommé Gérard occupe la cabine suite, double et est seul. Aucune annulation ou défection pourtant.

22h orage. Panne d'électricité. Le générateur met du temps à prendre le relai. Soirée animée cabine 2.

Le lendemain, tout est rentré dans l'ordre, chacun organise son temps, sa vie sur le bateau ...

Et le soleil brille à nouveau. Chacun envisage la journée depuis sa chaise longue, ou le buffet du matin. Le buffet a l'air copieux mais certains craintifs n'osent toucher à certains plats, fruits... quand d'autres se ruent sur gâteaux au miel, dattes et autres.

Le bateau glisse mollement sur le Nil. On s'agite du côté du poste de commandement. Le temple d'Horus à Edfou devrait apparaître... Mais près de la cabine du capitaine, un membre de l'équipage raconte, stupéfait que le coffre du bateau a été fracturé pendant la nuit. Il y avait notamment une statuette, en or, d'Osiris que le capitaine devait remettre au conservateur du musée d'Abou Simbel.

Pendant ce temps-là, Gérard resté sur le pont, Rayban sur le nez, coiffé d'un Panama, insensible à l'agitation scrute l'horizon. Bientôt il va entrer dans son premier temple et contempler ces colonnades aux magnifiques chapiteaux. Peut-être même qu'il le fera en compagnie de la jeune Laetitia qu'il trouve bien jolie dans sa robe bleue. Mais là-bas le ton monte. Il s'approche...

Un vol d'importance. Sur un bateau somme toute pas très grand. Qui peut avoir dérobé cet objet ?

Les langues s'affolent, tout le monde sait tout de tous. Emile, minéralogiste est soupçonné : la veille il a longuement parlé des statuettes d'or de l'époque ptolémaïque. Curieux hasard ! Il y avait de la passion dans sa voix. On l'avait laissé causer par politesse, méconnaissance... Ce matin, Laetitia prend sa défense : « Emile avait le mal de mer, il est resté dans sa cabine »

Le mystère reste entier, les bavards cherchent une autre piste. Dans son coin, Jack que l'on nomme aussi nez retroussé, adossé au bastingage, sent les regards posés sur lui. Il relève la tête : « Osiris, souvenir du monde de l'au delà porte malheur. Or le malheur aujourd'hui m'a quitté, laissez-moi en paix, s'il vous plaît. » La voix éraillée de Nez retroussé arrête d'emblée tout bavardage. On le sent bouleversé car personne aujourd'hui ne gâchera ce voyage inattendu. Personne ne troublera la joie qu'il a d'être ici, loin, si loin de sa pauvre vie d'avant. Cette croisière gagnée grâce à un concours est la fin des galères pour lui. Demain ses rêves auront la saveur du miel.

Temps calme, petite brise tiède sur le pont.

La plupart rejoignent leur cabine ou s'installent seuls dans une ombre à siroter un karkadé, tous prisonniers du « caïman of the Nil. »

Seul, le capitaine avertit la police locale, et avec son second ils prennent des photos du coffre et découvrent de minuscules traces de sang sur l'angle droit du coffre...

Mardi 14 mai :

Temps clair

Eau de la piscine traitée.

Détails administratifs réglés avec Léopoldine. Excellent champagne. Elle a décidé de faire la fête.

Le coffre-fort a été forcé pendant la nuit.

Il faut prévenir le commissaire.

Qui a fait ça ? ? Les hypothèses sont nombreuses. J'ai mission de voyager avec la statuette d'Osiris pour la remettre en main propre au conservateur du musée et personne hors mon second n'est au courant. Il reste donc les passagers et le personnel.

Faudra chercher par quel biais l'information est venue aux oreilles du voleur ou de la voleuse, se renseigner sur le journaliste qui pourrait avoir des relations louches... Chercher les relations que pourraient avoir certains avec le personnel du musée.

J'ai dit que nous avions une passagère de marque, dans l'ombre, pour le conservateur du Caire certes, mais qui et pourquoi ? Un trop curieux ? Un voleur de toujours ? Un journaliste en quête de scoop ? Un alcoolique que le champagne aura aidé ? Un collectionneur ? Un pris d'une envie de richesse à portée de main ?

Le commissaire s'en chargera, c'est pas mon boulot, mais je tiens à la réputation de ce bateau.

Enfin les passagers se sont lentement dirigés vers leur cabine en renâclant, la perspective d'avoir à y passer plusieurs heures ne les enthousiasmait pas.

Heureusement, Laetitia qui occupe la somptueuse cabine numéro 1 qu'elle a obtenu grâce à son premier prix de nouvelles littéraires, invite tous ceux qui passent à venir la rejoindre sur sa large terrasse.

Bonne idée répond Léopoldine à l'invitation, je vais chercher du champagne dans ma cabine. Ils sont maintenant tous là à trinquer, semblant peu concernés par le vol de la statuette d'Osiris, sauf deux ou trois peut être...

« C'est très embêtant ce vol dit John, j'avais déposé au coffre ma caméra haute définition que la direction de ma boîte de prod m'a confié pour la réalisation du reportage. »

« Quel reportage ? » s'enquiert Pierrot, on n'est pas au courant.

« Justement, répond John, un reportage sur les déesses égyptiennes. J'ai bien peur qu'elle ait disparue et qu'on me suspecte en numéro 1. »

« Tu n'as qu'à pas le dire, renchérit Gérard. Moi, je suis beaucoup plus ennuyé que toi. J'y ai déposé mon propre argent, prévu pour ce voyage. 5000 euros en cash car je comptais bien acheter une antiquité égyptienne pour ma villa de Courchevel. »

« Bah, reprend Caliméra, le fric c'est fait pour être claqué. »

« Quand même, 5000 euros, c'est pas rien, renchérit Emile. Moi aussi, j'y ai déposé de l'argent : 500 euros pour acheter un scarabée ! »

« Mais qu'est-ce que tu as à l'avant-bras ? » Demande Laetitia à Jack-nez retroussé.

« Oh rien, juste un chat qui baguenaudait dans les coursives et que j'ai voulu caresser. J'adore les chats, celui-là n'était pas très caressant. Vous n'allez quand même pas croire que c'est mon sang qui est sur le coffre. De toute façon, le commissaire diligentera les analyses nécessaires. »

« Ah, c'est bizarre, s'étonne Léopoldine, ce chat noir je l'ai aussi vu près de la coursive menant aux cabines de l'équipage et je l'ai caressé sans aucun problème, il est très affectueux. »

« Ah non, s'insurge Nez retroussé, le chat que j'ai essayé de caresser était gris avec quelques taches noires. Mais que faisais tu à l'étage de l'équipage ? C'est bien près de la cabine du capitaine qu'est installé le coffre fort ? »

« Oui, je m’y suis rendue sur invitation personnelle du capitaine, qui voulait quelques informations supplémentaires concernant mon passeport », explique Léopoldine. « D’ailleurs, Lionel peut vous le confirmer, on était en train de boire une coupe de champagne quand un mousse est venu me dire que le capitaine voulait me voir. »

Le second frappe alors à la porte de la cabine de Laetitia, s’étonne de tous les trouver réunis là et leur demande de bien vouloir monter sur le pont supérieur, le commissaire Abdallah Keuf les attend pour un premier interrogatoire.

Tous posent à la va vite leur coupe de champagne et sortent de la suite de Laetitia pour prendre l’escalier menant au pont supérieur.

Nez retroussé qui est à la traine remarque avec stupéfaction que Léopoldine et Emile se serrent la main très fort en se jetant des regards inquiets.

Arrivés sur le pont, le commissaire et son adjoint Youssef Placenet leur demande de s’asseoir dans une salle attenante au pont.

« Vous serez convoqués individuellement, dans le bureau du capitaine car nous avons des questions à poser à chacun d’entre vous. Un officier de police vous surveillera car il y a interdiction de communiquer entre vous. »

Deux heures plus tard, l’interrogatoire est terminé. Le commissaire fait alors la synthèse des renseignements obtenus susceptibles de faire avancer l’enquête, avec son collègue Youssef.

« Emile est le seul à avoir un casier judiciaire, n’est ce pas Youssef ? »

« Oui monsieur le commissaire, à plusieurs reprises il a été mêlé à des trafics de pierres précieuses »

« Est ce que cela pourrait avoir un lien avec la disparition de la statue ? »

« Pas sûr, on a aussi visionné le contenu de la caméra de John et on y voit étonnamment Laetitia dans des boîtes de nuit au Caire. Et il nous faut aussi éclairer pourquoi le capitaine n’a pas remis de reçu aux intéressés lors de leur dépôt d’objet ou d’argent au coffre. Et les résultats du test ADN. Voilà pour l’instant où nous en sommes. Maintenant il va falloir interroger l’équipage et l’ensemble du personnel.

Pendant ce temps les croisiéristes toujours bloqués dans le salon rongent leur frein. Laetitia demande une pause toilette, qui lui est accordée. Elle en revient livide.

Pierrot à son tour demande sa pause et remonte tout excité.

« Regardez ce que j’ai trouvé, clame-t-il. Sur le lavabo : un test de grossesse positif... »

L’annonce du test de grossesse positif déclenche stupeur et curiosité. Chacun l’a bien attribué à Laetitia, Léopoldine ne pouvant pas être soupçonnée de grossesse tardive, la quarantaine atteinte et Caliméra, discrète boudeuse, semble étrangère à cette idée, ne s’étant distinguée que par la réplique sur l’hébergement « le fric est fait pour être claqué ! »

Laetitia regarde au loin par un hublot, sans commentaires.

Cependant, bien vite un branlebas de combat avec le passage sur la coursive du capitaine, du commissaire Abdallah Keuf, de son second Youssef Placenet, au pas cadencé, dissipe la réunion de tous les passagers qui se réfugient dans leur cabine, l'heure étant sérieuse.

Les trois personnages, réunis à huis clos font la synthèse de leur enquête. Des tests ADN seraient longs et coûteux, inutiles finalement.

« Messieurs, annonce Abdallah Keuf, il semblerait que le sang appartienne à mademoiselle Léopoldine. Vous savez cette jeune femme active, sûre d'elle ? Avez-vous remarqué son pansement à un doigt de la main gauche. Coupure faite le premier soir en voulant sabrer une bouteille de champagne. Blessure sans importance mais qui l'a gênée en refermant le coffre et dans la précipitation, dans l'obscurité elle a accroché l'angle métallique et quelques gouttes de sang sont restées ... »

Voilà comment nous allons procéder : je vais aller l'interroger dans sa cabine, et si vous voulez bien capitaine, pouvez-vous aller dans chaque cabine avec un personnel de service et mon adjoint fouiller méticuleusement. Nous devons retrouver cette statue, personne n'est descendu à terre, vous n'avez pas fait d'escale depuis le départ, donc la statue est toujours là... »

Abdallah frappe à la cabine de Léopoldine qui lui ouvre aussitôt.

Léopoldine recule vers le hublot, autant qu'elle peut dans sa cabine, se trouble, murmure : « vous savez, en allant voir le capitaine, je me suis appuyée sur le haut du meuble, ce coffre-fort, mais je ne l'ai pas ouvert... en effet j'avais une blessure au doigt, la plaie s'est ouverte et j'ai dû laisser un peu de sang. »

Abdallah impassible rétorque : « eh bien, allons demander des précisions au capitaine, est ce lui qui vous a appelé dans sa cabine ? »

Léopoldine pâlit : « Non, non, c'est inutile, c'est moi qui ai ouvert le coffre ! »

« Vous voyez mademoiselle, vous reconnaissez votre acte, mais qu'avez vous fait de la statuette, nous ne parvenons pas à retrouver cette magnifique sculpture. Êtes seule à avoir agi ? Et dans quel but ? »

« Capitaine, je vais vous avouer une chose secrète : j'ai apprécié dès le début de cette croisière le caractère joyeux de l'homme cultivé, discret qui a travaillé au jardin des plantes de Paris dans les minéraux. Et petit à petit Emile m'a dévoilé le but de sa croisière : dérober la statue Osiris. »

Abdallah n'en revient pas. La passagère s'est dénoncée très rapidement, et a dévoilé l'auteur du projet de vol.

« Bien, je vais le faire venir, nous allons procéder à une confrontation. »

Un membre du personnel revient avec le fameux Emile. Celui-ci est très agité.

« Que voulez-vous ? Je n'ai rien fait, cette femme vous raconte des mensonges, c'est elle seule qui a décidé de voler cette statuette. Elle aime les beaux objets, tout ce qui brille ! »

Le commissaire commence à hausser le ton : « monsieur ne vous énervez pas, nous allons fouiller votre cabine à fond. »

« Ce n'est pas nécessaire, vous ne la trouverez pas. »

« Ah ! Vous avez l'air bien sûr de vous. Je suis pourtant plus convaincu par les paroles de madame Léopoldine que par les vôtres ! »

Emile se ferme, réfléchit : « Et si je vous dit que c'est bien moi qui ait demandé à Léopoldine de s'emparer de la statue... Mais croyez-moi, je ne sais pas ce qu'elle est devenue. Un membre de l'équipage a accepté de cacher le paquet dans la cuisine. »

Aussitôt une enquête est effectuée dans la cuisine. Frigo et congélateur sont ouverts, pas de trace d'Osiris. Qu'est devenue cette statuette d'or ?

Youssef Placenet, le second du commissaire surnommé œil de lynx par ses collègues, devant le désarroi total de son chef le commissaire Abdellah Keuf, a l'idée d'aller inspecter la salle des machines. Jusqu'à présent aucune fouille n'y avait été effectuée.

Oh surprise, au milieu des moteurs, des tuyaux, des cylindres et autres machineries, il détecte un objet brillant : Osiris !

Osiris est là, intacte !

La statuette qui a suscité tant d'émois et pour laquelle on a remué ciel et terre depuis 24 heures est là. Il a eu la bonne intuition.

A suivre.....

Écrit en mai 2024, collectivement lors du séjour à St Jacut de la mer

Bénédicte Féragus - Véronique Clément - Jacques Lemaire - Brigitte Rubat de Mérac –

Anne Baldos - Martine Souris - Marie Antoinette Leca - Christiane Jouan - Anne Marie Ribaillier Daniel Ribaillier

Cocktail sur le *Caïman of the Nil*

En ce deuxième jour de croisière sur le *Caïman of the Nil*, le navire avait quitté Louxor en fin d'après-midi en direction d'Assouan.

Carnet de bord du capitaine Freeze :

juin 2024 :

Ce soir, prévoir un semblant de réception sur le pont à la tombée du jour, moment de détente, je mettrai l'uniforme, fond musical prévu, apéritifs, ça devrait le faire.

13 passagers, un absent blessé nous rejoindra en cours de route, doit confirmer.

Ce soir-là, le capitaine Freeze profita de la navigation pour convier l'ensemble des passagers au cocktail de bienvenue. Chaque passager arriva en tenue élégante.

Le capitaine accueillit les passagers dans sa tenue d'apparat. Après quelques minutes d'observation mutuelle, les croisiéristes se rapprochèrent de ceux et celles dont ils avaient fait la connaissance la veille et se regroupèrent déjà par affinité.

Isis, 25 ans apparut la première, éblouissante dans sa robe longue, noire. Elle fit forte impression sur l'assemblée, semblant être la réincarnation de la reine dont elle portait le nom, avec ses longs cheveux noirs, son teint halé et ses yeux noirs en amande...

Suivaient Chloé et Claire.

A 62 ans, Claire ne faisait pas son âge. Sa robe de soirée fit tourner les têtes de quelques convives.

Quant à Chloé, 18 ans, elle détonait par son jeune âge et sa tenue décontractée. Elle avait été fascinée par la conversation avec Isis la veille et par la curiosité de Claire de venir découvrir ce pays d'Égypte.

Amar et Claude de leur côté en étaient déjà à leur deuxième verre de cocktail et échangeaient leurs points de vue de scientifiques sur la construction des pyramides. Derek, un écossais de 30 ans que personne n'avait eu le temps de connaître se présenta le dernier en chemise à grosses rayures et se dirigea vers le bar d'un pas traînant et lourd. De là, un verre de scotch à la main, il pouvait observer...

Tandis que tout le monde festoyait dans le salon, Suliac jeune clandestin de 25 ans espérait, caché au fond de la cale, trouver son bonheur au bout du voyage.

Les conversations allaient bon train, et le petit Lucas, 12 ans sortit du salon.

Jean, 81 ans, installé dans une cabine en face de celle de Charlotte, 64 ans, n'était pas resté insensible à ses vocalises, ni non plus d'ailleurs à son chapeau à fleurs et à ses formes pulpeuses. Violoniste, il se rapprocha d'elle sur un mode mineur afin d'échanger quelques paroles mezza voce...

Il comprit de suite que sa musique folk exaspérait la mezzo-soprano. Mais celle-ci avait bien repéré les compétences de Jean en matière de lecture et d'interprétation de hiéroglyphes et du livre des morts. Aussi elle accepta le troisième verre de cocktail qu'il lui proposa...

Personne ne semblait pressé de mettre fin à cette soirée fort arrosée. Sous l'effet de l'alcool, les conversations de plus en plus animées se poursuivaient et on pouvait distinguer éclats de voix et éclats de rire. Inès, jolie brune de 45 ans était la seule à ne pas avoir abusé des cocktails. Sa qualité de « testeur de voyages » lui interdisait toute consommation d'alcool pendant ses missions professionnelles. Elle était volontairement restée en retrait, à son poste d'observatrice de l'ambiance de ce début de croisière.

Quant à Marie Hélène, 65 ans, passionnée d'égyptologie et adoratrice de Champollion, elle commençait déjà à s'agacer en sentant la proximité et la connivence naissante entre Jean et Charlotte.

Le capitaine Freeze prit congé des convives, les laissant poursuivre la soirée à leur guise.

L'alcool continua de couler à flot alors qu'il faisait déjà nuit noire. Les masques commencèrent à tomber et les langues à se délier...

Soudain, Jean se tordit de douleur sous les yeux effarés de Charlotte et de Marie Hélène qui jusqu'à présent buvaient ses paroles. Alors que les autres ne paraissaient s'être aperçus de rien, Charlotte se mit à crier de plus en plus fort : « A l'aide, à l'aide ! Y a t il un médecin à bord ? »

Or Claude, le seul pouvant prétendre au titre de médecin, avait déjà quitté le salon de réception en laissant le champ libre à Amar qui souhaitait se rapprocher du petit groupe féminin. Le charme d'Isis, plus particulièrement ne le laissait pas indifférent vu qu'il se sentait libre car il venait justement de larguer sa copine avant de partir pour ce voyage.

Jean avait-il été victime d'un simple malaise dû à la chaleur, à l'alcool et à son âge, comme semblaient le penser les témoins de la scène ?

Alertés par les cris, Suliac sortit de sa cachette pour voir ce qui se passait. Dans l'urgence de la situation, personne ne s'interrogea sur la présence de cet homme inconnu jusqu'ici. Il se précipita pour aider Dérek à transporter Jean dans sa cabine.

Tous espéraient qu'après une bonne nuit de sommeil réparatrice, Jean retrouverait son entrain et son dynamisme. Une fois remis de sa surprise, Dérek s'interrogea sur l'identité de ce mystérieux passager resté très discret et qui s'était aussitôt volatilisé.

Dès le lendemain, à la première heure, il se promet d'aller interroger le capitaine Freeze, à son sujet.

La nuit fut courte et plutôt agitée pour certains passagers.

Carnet de bord :

Belle soirée, les nouveaux cocktails mis au point par le barman ont du succès : je vote pour le red dragon avec glace pilée, et le gulf stream avec téquila et framboise...

Faudrait pas en abuser. Mis à part Ines et le petit Lucas, tous boivent, chahutent... les matins seront difficiles pour certains. Grande variété de passagers, jeunes et vieux, des originaux, quelques très jolies femmes.

Au matin du troisième jour, le petit déjeuner buffet fut servi dans la salle à manger à l'heure habituelle, mais la place de Jean restait vide, ce qui ne lui ressemblait guère.

Bien que la plupart des vacanciers ne fussent pas encore totalement remis de cette soirée, ils commencèrent à s'inquiéter de l'absence de Jean. Charlotte se proposa d'aller frapper à la porte de sa cabine. N'obtenant pas de réponse, elle surmonta sa timidité pour aller déranger le capitaine et l'informer de l'incident de la veille.

Le capitaine Freeze suivi de Charlotte ouvrit la porte de la cabine et ils découvrirent son corps inanimé...

Charlotte, n'écoulant que son cœur se précipita vers le lit, se pencha et vérifia que Jean respirait encore. Le capitaine l'écarta doucement et vérifia à son tour le pouls de Jean et fût soulagé de constater qu'il était bien vivant. Il le mit en position latérale de sécurité et demanda à Charlotte d'aller chercher rapidement le médecin. Il entendit alors un bruit qui semblait venir de la salle d'eau. Au même moment le médecin entra dans la cabine et prit Jean en charge. Le bruit reprit, plus fort. Le capitaine ouvrit la salle de bains et se retrouva nez à nez avec un jeune inconnu visiblement très effrayé. S'assurant que le médecin n'avait plus besoin de lui, il demanda au jeune homme de le suivre et l'emmena dans le carré des officiers.

Le capitaine Freeze n'était pas homme à se laisser aisément impressionner ou du moins ne le montrait pas. Il était d'une nature plutôt flegmatique.

Ayant questionné l'inconnu à plusieurs reprises sur son identité, mais se heurtant toujours à son silence, il finit par le confier à son second et alla rejoindre les passagers dans la salle de restaurant.

De la salle montait un brouhaha que l'arrivée du capitaine stoppa net. Toutes les têtes se tournèrent vers lui. Il fut assailli par une avalanche de questions : « Comment va Jean ? Que lui est-il arrivé ? Où se trouve-t-il ? Que dit le médecin ?

Calmement il les rassura et leur donna rendez-vous à onze heures pour faire le point sur la situation, sa préoccupation de l'instant n'étant plus la santé de Jean, il devait maintenant éclaircir la présence du voyageur clandestin.

Entre temps, son second avait su gagner la confiance du jeune homme, et avait appris l'histoire de l'amour malheureux de Suliac et son souhait de construire ailleurs une nouvelle vie. Suliac, puisque c'était ainsi qu'il se présentait, avait également expliqué qu'il était resté auprès de Jean pendant la nuit, comme il l'aurait fait pour son grand père, parce qu'il était très inquiet par son état de santé.

Le capitaine, soulagé dans un premier temps alla tout de même vérifié dans la cale où se cachait Suliac, l'absence d'armes et d'explosifs, remettant à plus tard les formalités de déclaration du passager clandestin aux autorités maritimes. Dans le fond, rien ne pressait il ne fallait pas tout compliquer, d'abord essayer de comprendre.

Revenu dans la cabine de Jean, il fut informé par le médecin que ce dernier avait repris connaissance. Par contre, il n'avait pu établir aucun diagnostic précis concernant la cause du malaise. Le médecin prit soudain un air embarrassé et ajouta : « le plus grave c'est qu'il semble être revenu 5 siècles en arrière et réclame Cléo et Isis !...

Il avoua ne pas comprendre exactement ce qu'il avait, et insista sur le besoin impératif de ne pas le brusquer. Dans son état, tout retour à la période actuelle pourrait lui être fatal.

Il fallait en informer tous les passagers ainsi que les membres d'équipage.

De son côté, le capitaine Freeze rejoignit son second dans le carré pour faire le point avec lui et avoir sa version des événements. Il y retrouva Suliac, bouleversé et dans tous ses états. Le capitaine Freeze compris alors à son attitude que Suliac était impliqué dans les derniers

événements, et que, s'il voulait tout comprendre, il avait une carte à jouer vis-à-vis de sa situation de passager clandestin.

Il décida alors de le pousser dans ses retranchements pour le faire parler.

Suliac, acculé, dévoila la vérité sur ce qui s'était réellement passé cette nuit. Étudiant en archéologie en France, il avait déjà croisé Jean dans un musée à Saint-Germain-en-Laye ainsi que sur le campus de l'université. Quand, par hasard ils s'étaient revus à Louxor, Jean avait proposé à Suliac de l'aider à monter à bord du *caïman of the Nil* pour devenir passager clandestin. En effet, Suliac avait été expulsé de France, n'ayant pas pu faire renouveler son permis de séjour. Il avait donc décidé de revenir au Soudan dans sa famille, sauf qu'il n'avait plus d'argent pour payer son retour.

Il faut savoir aussi que Suliac possédait une fiole contenant un élixir magique dont la composition était restée secrète et transmise de génération en génération dans sa famille depuis l'époque où les pharaons étaient les nubiens : une fiole de Métopion ! Sa mère la lui avait confié en le prévenant qu'il ne fallait l'utiliser que dans des situations extrêmes, sous peine d'effets surprenants et indésirables, voire néfastes.

Quand Suliac avait vu Jean évanoui, il avait pensé bien faire en lui faisant respirer l'élixir. Malheureusement, celui-ci provoqua des effets catastrophiques dus à l'état fortement alcoolisé de Jean. Suliac se sentait terriblement coupable d'avoir pris cette initiative. Le capitaine, après toutes ces explications, retourna au chevet de Jean et annonça à Claude que pour préserver sa santé, il avait décidé d'organiser un bal costumé en profitant des décors du bateau qui rappelaient l'Égypte ancienne. Il lui demanda aussi de rester au chevet du malade, le temps d'organiser le bal avec les autres passagers.

Carnet de bord :

Quelle ambiance !

Et un passager clandestin ! Une histoire d'amour si j'ai bien compris... Pauvre gars ! Dénommé Suliac. Et qui veut rentrer chez lui au Soudan... on dira qu'il faisait du bateau stop ! Et le vieux grand père qui se croit encore à l'époque des pharaons... Amusons les avec une soirée masquée... On avisera demain.

Le soir venu, tous les passagers déguisés et un peu fébriles accueillirent Jean remis sur pied et déguisé en scribe par le médecin.

Au début la soirée se déroula comme prévu.

Les passagers commençaient enfin à se détendre et on entendaient mêmes quelques rires, quand soudain, un cri !

– Mais vous êtes devenus complètement fous !

C'était Jean qui reprenait conscience, l'effet de l'élixir et de l'alcool ayant disparu, il interpellait violemment le capitaine Freeze, qui répondit alors :

– Bienvenue Jean à notre petite fête "La croisière s'amuse". Voulez-vous un verre de Metopion* ? Notre cocktail du jour sur le *caïman of the Nil*, spécialement préparé par notre nouveau barman Suliac ?

Saint Jacut de la mer, équipe de juin 2024

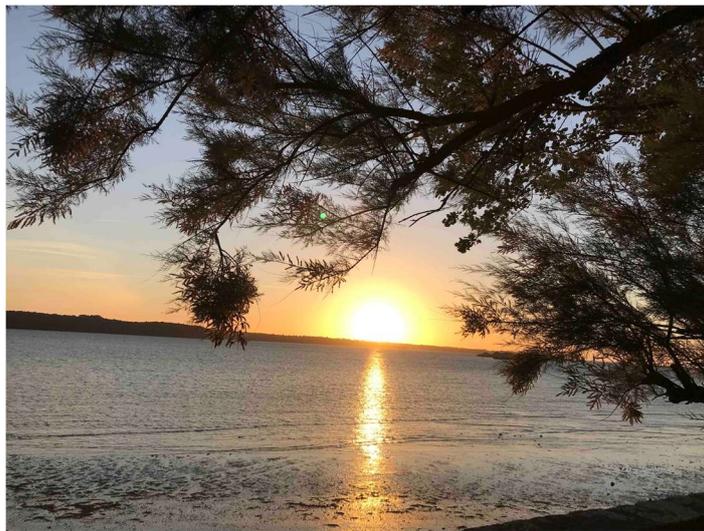
***Anita Wents – Philippe Grimaud – Charlette Poirier – Patricia Loulergue – Patricia Brusclen
– Bénédicte Laloyaux – Michel Dherbomez – Catherine Chauris – Chantal Delpuech – Marina
Merlotti – Françoise Soulier – Aline Tannau – Serge Bernard***

****Métopion :***

Les recettes du Métopion sont révélées dans les écrits de Pline l’Ancien, naturaliste latin du 1^{er} siècle. Ce parfum est composé d’amandes amères, d’omphacion (huile d’olives vertes) de cardamomum, de schénanthe, de calamus, aromaticus, de carphobalsamum, de schénanthe, de calamus aromaticus, de carphobalsamum, de galbanum, de miel et de vin et j’en passe.

Le parfum est ancré dans les rituels, ils ont une origine divine, ils sont la « transpiration des dieux »... alors les pouvoirs sont immenses.

Cléopâtre s’est-elle habillée de quelques gouttes de ce fameux jus ?



Il était un bel accordéon à Saint-Jacut,
Qui s'ennuyait quand on ne chantait plus.
Les écrivains étaient-ils inspirés ?
Avaient-ils bien répété ?
Vive l'accordéon, à Saint-Jacut !

Anita

Quand Annie est à l'accordéon
Et que Danièle met des rimes aux chansons

Il faudrait avoir deux jambes de bois
Pour ne pas danser la polka.
Ah, quand Annie est à l'accordéon !

Michel D

Il était un pèlerin à Saint Jacut ,
Qui dans sa bourse n'avait pas un écu.
Il chanta sur le port, de Joe Dassin, « Les champs-Elysées »,
Mais en retour ne reçut que quolibets.
Le pauvre pèlerin sans voix à Saint Jacut.

Philippe G

Saint Jacut de la mer
(sur l'air des champs Elysées)

Refrain :

Saint Jacut de la Mer (bis)
Au soleil, sous la pluie
A midi ou à minuit
C'est le paradis, c'est pas l'enfer
Saint Jacut d'la Mer

C1-Je suis venu à Saint Jacut
le cœur ouvert à l'inconnu
J'avais envie de m'évader, m'changer les idées.
Puis j'ai marché vers les Ebihens,
Le paradis pour les vacances
Il suffisait de regarder pour s'émerveiller

C2-Chaque année je suis revenu
Dans ce petit village perdu
J'ai arpenté tous les chemins
Du soir au matin
J'connais maintenant chaque crique
De ce petit coin d'Armorique
Y'a pas besoin de parapluie
Dans ce pays

C3- Un jour je n'ai plus hésité
Pour toute la vie je suis resté

Un citoyen chez les bretons
Ça c'est l'pompon.
Mon avenir est bien ici
Dans ce p'tit coin de paradis, qui un beau jour prendra fin
Au cimetière marin.

Philippe G

#####

Un soir de juin un spectacle a été improvisé...
Rendez-vous 17h avec Annie responsable de l'accueil à l'Abbaye de Saint-Jacut et son accordéon.
Annie jouait, créait un fond musical à partir de la musique du film d'animation de Miyazaki, réalisé en 1986 : Un château dans le ciel pendant que les écrivains lisaient un texte écrit collectivement.
Ce texte le voici en pièce jointe. Vous pouvez le lire en écoutant la musique du film « un château dans le ciel » en cliquant sur ce lien
<https://youtu.be/u5zpl8u3jN4?si=dePvUpZv4Np6CWhz>

Marcher « eau » delà des apparences

-Il ne s'était pas vraiment préparé pour cette marche dans le cirque de Mafate, à l'île de la Réunion : un lieu magnifique, magique, pour qui sait apprécier les rudes beautés de la nature volcanique sous les tropiques, loin de tout, où chaque pas peut coûter beaucoup d'énergie, de sueur, de souffrance...

Il était déjà presque midi quand il commença l'interminable descente de plus de 1000 mètres de dénivelé dans le cirque. Il pleuvait sans discontinuer, une petite pluie fine, agaçante, incessante, pénétrante qui détrempait et alourdissait son ciré breton. Il voyait à peine où il posait les pieds et l'eau coulait sous ses semelles.

Il sentait son pas devenir de plus en plus lourd, ses articulations douloureuses. La sueur dégoulinait sur son front et sur tout son visage. Il était maintenant trempé jusqu'aux os. Cette véritable descente aux enfers lui semblait interminable, même au milieu de la végétation paradisiaque ruisselante et exubérante.

-C'était hier, aujourd'hui une fois encore il marche.
Il dit je pars, je traverse le monde.

-Ce qu'il vit en premier, ce fut l'allée des grands arbres, majestueux, tortueux, torturés par les vents dominants.

Tout d'abord, les eucalyptus au feuillage bleuté et à l'écorce lisse et douce comme les bras d'une femme...

-Après quelques minutes seulement, le soleil fit son apparition doucement, tranquillement. Il était resplendissant sur l'horizon, faisant sa marche progressive vers le bleu azur. Son reflet sur la mer donnait encore plus d'intensité à cet instant où le jour prend le pas sur la nuit.

Chaque pas m'amenait à un nouveau point de vue. La côte était découpée et la mer si calme au loin tapait ses vagues contre les rochers. L'odeur des pins et de la mer se mélangeaient proposant des parfums envoutants.

Ce sont dans ces moments-là que je prends conscience de la vraie vie, celle qui donne des émotions de plaisir, parfois de difficultés qui me motivent pour poursuivre le chemin de ma vie.

-Ça fait trois heures que je marche sous la pluie, et je marche, marche, marche, sur ce chemin boueux bordé de champs de maïs.

Ma casquette est trempée, l'eau dégouline dans mon cou, j'ai les pieds mouillés

Ils me font mal, mal, mal.

Mais il faut tenir !

Mon désir aujourd'hui c'est passer l'autre virage, rage, rage.

Mon grand corps est malade, j'ai les pieds dans l'eau, mes pensées sont dans le brouillard.

Je me dis que la vie est bien courte, mais le chemin bien long et la mer bien loin.

Et je divague, vague, vague...

-Face à la mer, j'entends le souffle du vent, il me parle d'une île. Il peut m'y transporter, sur ses ailes imaginaires. Alors dans mon âme le brouillard se lève lentement et j'y crois.

-Des lézards verts traversent de temps en temps le chemin.

Les oiseaux en ces beaux jours sont les seuls à rompre le silence des lieux.

- Longtemps la marche a signifié moment d'exception réservé à des privilégiés, décidés à découvrir des lieux magiques et inaccessibles

C'est ainsi que j'ai découvert de petits coins de paradis, mais j'ai appris aussi à reconnaître les participants de ces longues randonnées.

Dans ces groupes, on repère rapidement le premier de la classe, toujours sur les starting-block et gare à celui qui voudrait prendre la première place en essayant de le doubler.

Suivent de près les aspirants à la deuxième et troisième marche du podium.

Puis arrive le groupe des bavards qui ont tant de choses à se raconter, qu'ils en oublient parfois de regarder la beauté du paysage

Ensuite, on reconnaît les photographes qui ne savent apprécier les paysages qu'au travers de la petite boîte noire.

Enfin viennent les derniers de la classe, appelés lanternes rouges, peu sensibles au spectacle qui s'offre à eux tant ils peinent à suivre le rythme de la randonnée.

- La mer est d'une belle couleur intense, plus bleue que verte. Est-ce cela l'outremer ? La marée basse découvre les algues vertes entre les trainées de sable blond.

-Je marche, ne pensant à rien. Je sens les parfums de la nature, j'entends le chant des oiseaux, au loin le moteur d'un tracteur et puis le clapotis de la rivière traversant le canton. Cette marche silencieuse ne l'est pas tant que ça au final. Des petits bruits, il y en a toujours. Ne serait-ce que mon propre souffle, et le rythme de mon cœur qui dans les montées s'accélère et résonne dans ma poitrine.

-Personne derrière moi et à l'avant seulement la silhouette improbable d'un marcheur que je distingue à peine. Je suis seul. Il n'y a que le bruit de mes pas sur les cailloux. Chaque pas se substitue au suivant en harmonie parfaite avec les battements de mon cœur. Ceux ci sont au diapason de mes pas.

Marcher c'est apprendre la terre par cœur.

Dieu sait si j'ai marché dans ma vie !

Mais la vraie marche, celle qui a du sens pour moi, c'est la marche en conscience.

L'esprit et le corps ne sont pas concurrents mais partenaires, bien ancrés dans le présent.

Il y a comme un rassemblement des parties éparses : je sens mes doigts de pieds comme la racine de mes cheveux, je fais corps et esprit avec le ciel et la terre.

On pourrait parler d'équilibre, c'est plutôt une suite d'équilibres comme une respiration, une création.

La marche est une re-création à chaque pas. C'est ma fragilité qui avance et que je vis comme un ordre : partir, continuer au-delà.

Plus j'avance et plus l'éventail des ressentis s'enrichit.

Il y a des joies, des émotions, des progrès, la jubilation et puis les souffrances et les pleurs ou plutôt les douleurs choisies.

Je les connais et prends le temps de les détailler : je ne veux pas les ignorer, je n'attends rien, c'est, je vis.

Tout cela s'est traduit dans un rêve : j'étais sur le chemin. Je me sentais marcher. Le soleil était au rendez-vous. Je me suis rendu compte que je n'avais plus de jambes, elles étaient transformées en tiges fleuries. C'était un forsythia. J'étais devenue le chemin.

-Demain dès l'aube, quand la mer se sera retirée, je lacerai à nouveau mes godillots et poursuivrai mon cheminement à travers les grèves ensablées...

Saint Jacut de la mer, juin 2024,

.....

Saint Jacut est vide
Les écrivains sont partis
La mer se retire

Philippe G